

CHARLES LE GOFFIC

de l'Académie française

POÉSIES
COMPLÈTES

I

AMOUR BRETON

LE BOIS DORMANT

LE PARDON DE LA REINE ANNE

(1889-1903)

PARIS

LIBRAIRIE PLON

M.CM.XXXI

5^e édition

V154

*Il a été tiré de cet ouvrage
75 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder,
numérotés de 1 à 75.*

POÉSIES COMPLÈTES

I

CRITIQUE

CHRONIQUES SUR LA GUERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

POÉSIE

Poésies complètes. Tome I^{er} : *Amour breton ; le Bois dormant ; Le Pardon de la reine Anne*. — Tome II : *Impressions et souvenirs ; le Treizain de la nostalgie et du déchirement ; à la Fanée du jour ; « Pro Patria » ; la Visite nocturne*. (En préparation.)

ROMANS

Le Crucifié de Keraliés. (Bibliothèque Plon.)

Morgane. (Bibliothèque Plon.)

Morgane la Sirène. (Édition du Film.)

L'Abbesse de Guérande.

L'Illustre Bobinet.

Madame Ruguellou.

La Double Confession.

CRITIQUE

Racine. (2 volumes.)

Le Fauteuil de François de Curel. Discours de réception à l'Académie française et réponse de M. Henry Bordeaux.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers marins. (Prix Lasserre 1915.)

Steenstraete, suite de l'histoire des fusiliers marins.

Saint-Georges et Nieuport, fin de l'histoire des fusiliers marins.

Les Marais de Saint-Gond, histoire de l'armée Foch à la bataille de la Marne.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1931.



AU TEMPS D' « AMOUR BRETON »
Portrait de l'auteur par Charles CORBINEAU

CHARLES LE GOFFIC
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POÉSIES COMPLÈTES

I

AMOUR BRETON
LE BOIS DORMANT
LE PARDON DE LA REINE ANNE
(1889-1903)

Avec un portrait en frontispice



PARIS

LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DES
« POÉSIES COMPLÈTES »

On a réuni ici les vers publiés par l'auteur, de 1889 à 1903, sous les titres d'Amour breton, du Bois Dormant et du Pardon de la reine Anne; on y a joint, sous le titre suffisamment élastique d'Impressions et Souvenirs, quelques pièces nouvelles sans lien très apparent et dont plusieurs sont de simples pièces de circonstance.

Et tout cela bout à bout ne fait pas un bien gros recueil : la poésie est un luxe pour certains. Il n'y a pas lieu de s'en plaindre en l'espèce, puisque, tout léger qu'est ce livre, l'auteur eût souhaité de le réduire encore. S'il ne s'y est pas décidé, c'est moins par faiblesse paternelle que pour obéir au vœu de quelques personnes qui désiraient avoir un texte complet et fidèle du premier de ses poèmes, Amour breton, depuis longtemps introuvable et qu'une page merveilleuse de M. Anatole France recommandait à leur attention. L'indulgente sym-

pathie d'un tel maître lui servira de caution près des uns et d'excuse près des autres.

Par ailleurs, il sait très bien tout ce qu'a de trouble, d'indéfini et quelquefois de contradictoire la sensibilité qui s'exprime ici. S'il a pu çà et là, comme l'en louait M. Charles Maurras, donner « à l'incertitude des choses une voix précise, une voix classique et latine », c'est peut-être que, du côté maternel, une lointaine ascendance italienne travaillait à discipliner en lui les élans du Celte : elle n'a pas supprimé le Celte et il n'y paraît que trop. Qu'y faire? Il faut savoir se résigner à être de sa race.

L'auteur ose donc se réclamer de la sienne près du lecteur. « La pure, l'inimitable note celtique », pour parler comme Matthew Arnold, ne s'est pas tue avec Taliésin et Lywarc'hen. Elle sonne encore chez nos bardes. Mais elle est inséparable de la langue et peut-être de l'atmosphère bretonnes : sous un autre ciel, dans un autre idiome, sa monotonie devient vite fatigante. Il en est de cette note presque continûment élégiaque comme du motet en l'honneur de saint Patrice dont les moines irlandais ne pouvaient se rassasier et qui avait « sons si clers et si doux » que le saint lui-même descendait du paradis pour mieux l'ouïr. Or, un jour que le chœur des moines reprenait pour la troisième fois la prestigieuse rengaine, un profane demanda en

bâillant : « Est-ce que vraiment vous ne savez pas d'autres chansons? » Sur quoi, dit la légende, le charme se dissipa, les moines demeurèrent bouche bée et Patrice s'en fut fort mécontent.

Une mésaventure analogue attend, peut-être, près des lecteurs français l'auteur des petits poèmes en mineur qu'on va lire et qui ne sont qu'un écho affaibli, une variante personnelle et moderne de l'éternel gemitus Britonum. Les uns bâilleront ; les autres souriront. Mais deux ou trois peut-être, chez qui s'est conservé le goût romantique des larmes, feront comme les amis des beggards dont parle Michelet et, « fuyant les cathédrales, s'en viendront furtivement, le dimanche, surprendre aux caves ce petit chant qui fait pleurer ».

POST-SCRIPTUM

POUR L'ÉDITION DE 1921

La présente édition n'est pas tout à fait la reproduction de la précédente, épuisée depuis longtemps : on a cru, notamment, devoir l'alléger d'une pièce en un acte : Mary-Morgane, écrite en collaboration avec Gabriel Vicaire et qui ne nous a pas paru être à sa place dans un recueil lyrique. En guise de compensation, — si c'en est une, — le lecteur trouvera ici sept ou huit petits poèmes inédits qui étofferont un peu la quatrième partie du recueil, trop maigre au gré de certains (1). On voudra bien observer enfin que ce livre s'arrête au seuil de la guerre (août 1914), ce qui explique qu'aucun écho de nos tristesses et de nos joies nationales ne s'y répercute, — non plus que du deuil intime de l'auteur.

Paris, décembre 1921.

(1) Cette quatrième partie (*Impressions et Souvenirs*) a été reportée dans le tome II à paraître des *Poésies complètes* où on la retrouvera avec le *Treizain de la Nostalgie et du déchirement*, la *Visite nocturne* et autres poèmes inédits (Note de l'édition de 1931).

AMOUR BRETON

POÈME

Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dit.

ÉTIENNE DE LA BOÉTIE.

A JULES TELLIER

Je dédie ce poème.

CH. L. G.



PRELUDE

O Miranda, voici la dernière chanson !
MAURICE BOUCHAR.

... C'est ici la chanson d'amour
Qu'on chante au coin des cheminées,
L'hiver, sur le déclin du jour,
Dans les maisons abandonnées...



ÉPITHALAME

Cras amet qui nunquam amavit!
(*Perigilium Veneris.*)

Hyménée, ô joie, hymen, hyménée!
La nuit de mon cœur s'est illuminée.

Et ce fut d'abord, d'abord en mon cœur,
Des hymnes confus qui chantaient en chœur.

Ils chantaient la vie et l'amour de vivre,
Le miel des baisers, si doux qu'il enivre.

Et je tressaillais, sans savoir pourquoi,
Comme si la vie allait naître en moi.

ÉPITHALAME

Alors un grand vent déchira les nues.
Vous chantiez toujours, ô voix inconnues!

Et j'avais le cœur plus troublé qu'avant,
Lorsque l'aube d'or parut au levant.

Et l'aube éclaira de sa flamme douce
Une enfant couchée en un lit de mousse.

L'enfant se dre sa sur l'horizon clair
Et tendit vers moi la fleur de sa chair.



SON AGE, SON PAYS, SON NOM

Aoutronez ar zent, peded evidomp.
(*Litanies bretonnes.*)

Elle aura dix-huit ans le jour,
Le jour de la fête votive
Du bienheureux monsieur saint Yve,
Patron des juges sans détour;

Elle est née en pays de lande,
A Lomikel, où débarqua
Dans une belle auge en mica
Monsieur saint Eflam, roi d'Irlande;

SON AGE, SON PAYS, SON NOM

9

Elle est sous l'invocation
De Madame Marie et d'Anne,
Lis de candeur, urnes de manne,
Double vaisseau d'élection.



ANNE-MARIE

Setu ma teu tré bars ann ti
Mamm Doue, ar Werc'hes Vari...

F.-M. LUZEL.

Elle est née un joli dimanche de printemps.
Son père qui croyait en Dieu, comme au bon temps,
Et sa mère, cœur simple et plein de rêverie,
Pieusement l'avaient nommée Anne-Marie,
Du nom, choisi par eux entre les noms d'élus,
Des deux saintes du ciel qu'ils vénéraient le plus.
Car en Basse-Bretagne on prétend que ces saintes,
Quand le terme est venu pour les femmes enceintes,
Se tiennent en prière aux deux côtés du lit.
L'une pose un baiser sur le front qui pâlit

ANNE-MARIE

Ou d'un flocon de pure et fine ouate étanche
Le ruisseau de sueur qui coule sur la hanche;
L'autre, tout occupée avec l'enfantelet,
Bordant les bons draps blancs sur ses membres de lait,
L'enveloppe, âme et corps, dans un réseau de joie;
Et toutes deux ainsi, sans qu'un autre œil les voie
Que celui de la mère et celui de l'enfant,
Vont et viennent, du lit au berceau, réchauffant
Les petits pieds, calmant un cri d'une caresse,
Et rien, dégoût, fatigue, amertumes, serait-ce
Au fond d'un taudis sombre et nu, ne les retient,
Si la femme est honnête et si l'homme est chrétien.



TRIOLETS A MA MIE

Douce, plus douce que mias,
Cist lais, qui est boens et bias,
Por vos fu feis tos novias.

TRISTAN.
(*Le Lai du chèvre-feuille.*)

Puisque je sais que vous m'aimez,
Je n'ai pas besoin d'autre chose.
Mes maux seront bientôt calmés,
Puisque je sais que vous m'aimez
Et que j'aurai les yeux fermés
Par vos doigts de lys et de rose.
Puisque je sais que vous m'aimez,
Je n'ai pas besoin d'autre chose.

TRIOLETS A MA MIE

Je voudrais mourir à présent
Pour vous avoir près de ma couche,
Allant, venant, riant, causant.
Je voudrais mourir a présent,
Pour sentir en agonisant
Le souffle exquis de votre bouche.
Je voudrais mourir à présent
Pour vous avoir près de ma couche.

S'il fallait, comme au temps jadis,
Franchir des monts, sauter des fleuves,
Combattre en plaine un contre dix,
S'il fallait, comme au temps jadis,
Jouer pour vous les Amadis,
Mon cœur bénirait ces épreuves,
S'il fallait, comme au temps jadis,
Franchir des monts, sauter des fleuves.

Jasmins d'Aden, œillets d'Hydra,
Ou roses blanches de l'Écosse,
Fleurs d'églantier, fleurs de cédrat,
Jasmins d'Aden, œillets d'Hydra
Dites-moi les fleurs qu'il faudra,
Les fleurs qu'il faut pour notre noce,
Jasmins d'Aden, œillets d'Hydra,
Ou roses blanches de l'Écosse.

VOS YEUX

... Et les yeux des jeunes filles
y sont comme ces claires fontaines
où sur un fond d'herbes ondulées se
mire le ciel.

ERNEST RENAN.

Je compare vos yeux à ces claires fontaines
Où les astres d'argent et les étoiles d'or
Font miroiter, la nuit, des flammes incertaines.

Vienne à glisser le vent sur leur onde qui dort,
Il faut que l'astre émigre et que l'étoile meure,
Pour renaître, passer, luire et s'éteindre encor.

VOS YEUX

Si cruels maintenant, si tendres tout à l'heure,
Vos beaux yeux sont pareils à ces flots décevants,
Et l'amour ne s'y mire et l'amour n'y demeure

Que le temps d'un reflet sous le frisson des vents.



AMOUR BRETON

Sur les lacs et dans les forêts,
 Pieds nus, la nuit, coûte que coûte,
 J'irais les cueillir tout exprès,
 Sur les lacs et dans les forêts,
 Hélas! et peut-être j'aurais
 Le bonheur de mourir en route.
 Sur les lacs et dans les forêts,
 Pieds nus, la nuit, coûte que coûte...



AMOUR BRETON

Et je ne sais quel dans ton amour même,
 Un geste ayant des regards éternels,
 Évoque en mon cœur le pays que j'aime,
 Le pays très chaste ou nous sommes nés.

BRETONNE DE PARIS

Seul un plus ferme accent annonçait le pays,
 Mais c'était une grâce encore...

BRIZEUX.

Hélas! tu n'es plus une paysanne;
 Le mal des cités a pîli ton front,
 Mais tu peux aller de Paimpol à Vanne,
 Les gens du pays te reconnaîtront.

Car ton corps n'a point de grâces serviles;
 Tu n'as pas changé ton pas nonchalant;
 Et ta voix, rebelle au parler des villes,
 A gardé son timbre augural et lent.

Et je ne sais quoi dans ton amour même,
 Un geste fuyant, des regards gênés,
 Évoque en mon cœur le pays que j'aime,
 Le pays très chaste où nous sommes nés.

BRETONE DE PARIS



Hélas tu n'es plus une paysanne,
 Le mal des dents t'a fait tout front,
 Mais tu peux aller de l'impol à Vannes,
 Les gens du pays te reconnaissent.

Car ton corps n'a point de lignes sveltes;
 Tu n'as pas changé ton pas nonchalant,
 Et la voix, redoublée au parler des villes,
 A gardé son timbre rural et lent.

Et son rosier à la main,
 Elle marche, distraitement,
 Vers une église romane
 Qui s'estompe à mi-chemin.

Où se font tous les jours,
 Ces nuns taises en plein foie,
 C'est l'église de Saint-Basch,
 Où les chrétiens vont à vêpres.

VISION

Un soir j'ai vu ton âme aux feux blancs d'une étoile.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

Comme elle a le cœur épris
 De la tristesse des grèves,
 Je crois souvent dans mes rêves
 Qu'elle n'est plus à Paris.



Je lui vois la coiffe blanche
 Et le justin lamé d'or
 Dont les filles du Trégor
 Se pavoisent le dimanche.

AMOUR BRETON

Et, son rosaire à la main,
Elle marche, diaphane,
Vers une église romane
Qui s'estompe à mi-chemin.

Oh! ce toit rongé de lèpres,
Ces murs taillés en plein roc!
C'est l'église de Saint-Roch
Où les chrétiens vont à vêpres.

Toujours pieuse de cœur,
Elle entre avec eux, se signe
Et, courbant son cou de cygne,
S'agenouille au bas du chœur

Et je suis là derrière elle,
Derrière elle, tout tremblant.
Son teint de lis est si blanc
Qu'elle a l'air surnaturelle!



La tristesse de la route
S'éteint dans leurs yeux
Ainsi les plus tristes lieux
Ont leur sourire et leur grâce

Mais ce n'est pas la grâce
Aérienne et sans voiles
Qui chante et danse aux étoiles
Dans les belles nuits d'été

LA-BAS

Un rire pleureux
Fermant des lèvres poissées
Qui leur ont bafilé la bouche

Pontum aspectabant stentes.

VIRGILE.

Les Bretonnes au cœur tendre
Pleurent au bord de la mer;
Les Bretons au cœur amer
Sont trop loin pour les entendre.

Mais vienne Pâque ou Noël,
Les Bretons et les Bretonnes
Se retrouvent près des tonnes
D'eau-de-vie et d'hydromel.

La tristesse de la race
S'éteint alors dans leurs yeux;
Ainsi les plus tristes lieux
Ont leur sourire et leur grâce.

Mais ce n'est pas la gaieté
Aérienne et sans voiles
Qui chante et danse aux étoiles
Dans les belles nuits d'été.

C'est une gaieté farouche,
Un rire plein de frissons,
Ferment des âpres boissons
Qui leur ont brûlé la bouche.

Plaignez-les de vivre encor;
Ce sont des enfants barbares,
Ah! les dieux furent avares
Pour les derniers-nés d'Armor!



SUR LA BEIGNE

Παπαῖ, πλέως μὲν οἴνου,
Γάνυμαι.

EURIPIDE.

Nous sommes partis ce matin,
Sans savoir où, pédétentin,
Au diable!
J'en étais moi-même effaré,
Tant la route avait un air e-
ffroyable!

Des flaques, de la boue, et puis
Un ciel noirâtre comme un puits
De mine,
Ce ciel mi-breton, mi-normand,
Qui fait perpétuellement
La mine.

Ajoutez, surcroît de malheur,
 Nous crachant au visage leur
 Décharge,
 Sur nos côtés, sur nos devants,
 Le tourbillon des âpres vents
 Du large!

Mais, si noir, si triste et si laid
 Que fût le chemin, il fallait
 Voir comme

Nous étions, quoique fatigués,
 Gais, très gais, énormément gais
 En somme!

Nanette a des goûts vagabonds,
 Qui la poussent par sauts et bonds,
 Sans crainte
 Que son pied ne heurte un caillou
 Qui l'érafle, qui l'éraille ou
 L'éreinte.

Moi-même j'ai, pour ces jours-là,
 Outre mon béret de gala,
 Des bottes,

Un *penn-baz* et trois calumets,
 Vapoureux attirail de mes
 Ribotes.

Or, tandis que nous dévalons
 Par les taillis et les vallons
 Que baigne,
 Jusqu'à son prochain confluent,
 De son flot visqueux et gluant,
 La Beigne.

Nous faisons, comme des marmots,
 Des phrases sans queue et des mots
 Sans tête,

Moi, lui disant : « Turlututu! »

Elle, me répondant : « Que tu
 Es bête! »

Ainsi vont nos pas imprudents.

Qu'importe qu'on patauge dans
 La boue?

Quand on a le cœur plein d'azur,

Qu'importe un soufflet du vent sur
 La joue?

LEVER D'AUBE

Les coqs ont sonné la diane.

GABRIEL VICAIRE.

L'horloge a tinté quatre fois.
Qu'est-ce donc, ces folles risées?
Comme un cygne aux ailes rosées,
L'aurore glisse au ras des bois.

Ce sont les filles de Pont-Croix
Qui caquettent à leurs croisées.
L'horloge a tinté quatre fois...
Qu'est-ce donc, ces folles risées?

LEVER D'AUBE

27

Et c'est mon coq — le bon Gaulois! —
Qui lance, comme des fusées,
Emmi son trio d'épousées,
Les gammes claires de sa voix.
L'horloge a tinté quatre fois.

LES PEUPLIERS DE KERAROUX



Le soir a rendu de sa brume
Les peupliers de Keraroux.
La première étoile s'allume :
Vient-en voit les peupliers toux.

Fontès des vents, ballus des grées,
Et toujours sveltes et pendans,
Ils lèvent leurs colonnes grées
Sur le fond gris de l'occident.

Et c'est mon coté — le bon Gaulois —
 Qui lance, comme des insectes,
 Fumée son trio d'éponges,
 Les femmes claires de sa voix.
 L'horloge a tiqué quatre fois.

LES PEUPLIERS DE KERANROUX



Mirages automnaux des arbres effeuillés...

HENRI DE RÉGNIER.

Le soir a tendu de sa brume
 Les peupliers de Keranroux.
 La première étoile s'allume :
 Viens-t'en voir les peupliers roux.

Fouettés des vents, battus des grêles,
 Et toujours sveltes cependant,
 Ils lèvent leurs colonnes grêles
 Sur le fond gris de l'occident.

LES PEUPLIERS DE KERANROUX

Et, dans ces brumes vespérales,
 Les longs et minces peupliers
 Font rêver à des cathédrales
 Qui n'auraient plus que leurs piliers.

LA CHANSON DE MARQUERITE



Les ont comme le vent traqué,
 Qu'en s'éloignant n'ont senti,
 L'air se fait dans le vent,
 Sans se porter de côté ni d'autre,
 Sans sentir le vent traqué.
 JEAN DE LA TAILLE

Pour bercer son sommeil mystique de Bretagne,
 Au fond du petit lit où l'on se balçonne,
 Je lui chante à mi-voix les chansons de jadis,
 Et dans ses yeux purs, M. de la Taille ou le Roi d'Ys,
 Quelqu'un d'un démon dévoué sur sa selle.
 Mais la chanson de elle aime entre toutes est celle
 De Margot, d'une enfant qui mourut en songe,
 Et n'avoir pas trouvé d'oiseau, l'a vu voir :

LA CHANSON DE MARGUERITE

Elle est comme la rose franche,
Qu'un jeune pasteur par oubli
Laisse flétrir dessus la branche,
Sans se parer d'elle au dimanche,
Sans fleurir le bouton cueilli.

JEAN DE LA TAILLE.

Pour bercer son sommeil mystique de Bretonne,
Au fond du petit lit où l'on se pelotonne,
Je lui chante à mi-voix les chansons de jadis,
Viviane aux yeux pers, Merlin ou le Roi d'Ys,
Qu'étreignait un démon accroupi sur sa selle.
Mais la chanson qu'elle aime entre toutes est celle
De Margot, d'une enfant qui mourut en souci
De n'avoir pas trouvé d'épouseur. La voici :

LA CHANSON DE MARGUERITE

Une chanson vient d'être écrite
En dialecte léonard,
Une chanson sur Marguerite
De Keronar.

C'était la plus riche héritière
Qu'on connût chez nos paysans.
On l'a menée au cimetière
A vingt-deux ans.

— Margot, Margot, que je te gronde !
Où sont passés ta lèvre en fleurs,
Tes fins cheveux, ta gorge ronde
Et tes couleurs ?

— C'est votre faute à vous, ma mère,
On vous l'a dit et répété :
Rien n'est, hélas ! plus éphémère
Que la beauté.

A quoi me sert d'être jolie
Comme un fruit mûr en sa saison,
Si par vos ordres l'on m'oublie
A la maison ?

Le plus beau tissu devient loque,
 C'est le destin qu'ont nos appas,
 Mariez-nous quand c'est l'époque :
 N'attendez pas!...

Je veux qu'on m'enterre un dimanche,
 Creusez ma tombe et semez-y
 De l'aubépin, de la pervenche
 Et du souci.

Pour vous dont les cœurs infidèles
 Ont fui tout à coup de mon toit,
 Comme on voit fuir les hirondelles
 Au premier froid,

Puisque aujourd'hui dans nos campagnes,
 Fermier, gentilhomme ou valet,
 Vous avez trouvé les compagnes
 Qu'il vous fallait,

O jeunes gens de ma paroisse,
 Je prierai Jésus, mon Seigneur,
 Qu'il favorise et qu'il accroisse
 Votre bonheur!

Et maintenant sonnez l'antienne.
 Oignez mon corps d'ambre et de nard.
 Je n'ai plus rien qui me retienne
 A Keronar... —

Elle mourut sur ces paroles,
 Un soir que les vents attiédés
 Jouaient dans les branches des saules :
De profundis!



CONFIDENCE

Bien est-il vray que j'ay aimé...
FRANÇOIS VILLON.

Je t'apporte un cœur bien las.
Ne me dis plus que tu m'aimes;
Une autre m'a dit, hélas!
Les mêmes choses, les mêmes.

C'était avec ses yeux d'or
L'enfant la plus ingénue.
Nous nous aimerions encor,
Si tu n'étais pas venue.

CONFIDENCE

35

Mais tu m'as conquis d'un coup.
Ton sourire exalte et grise.
Aux doigts noués à mon cou
Les tiens ont fait lâcher prise.

Ce sont de douces amours.
Mais je sens qu'aux mêmes heures
Un remords trouble toujours
Nos caresses les meilleures.

Et je t'ai fait cet aveu,
L'âme d'angoisse envahie,
Pour que nous pleurions un peu
Sur l'enfant que j'ai trahie.

SOMMEIL

Le sommeil nous fera de jolis songes blancs...

RAYMOND DE LA TAILHÈDE.

Et tu m'as dit : Pourquoi revenir sur ces choses?
Le golfe aux blanches eaux rit sous le soleil blond.
Il fait si doux de vivre au bord des grèves roses!
Un tel apaisement coule du ciel profond!

Regarde! Les rocs noirs, effroi des solitudes,
Sous leur crinière d'algue ont l'air de grands lions
Étirant au soleil d'énormes lassitudes,
Jusqu'au temps assigné pour leurs rébellions.

SOMMEIL

37

Et regarde! Les vents eux-mêmes n'ont plus d'aile.
Ils dorment. Oh! comme eux, clos ta pauvre aile, hélas!
Puisque la blanche mer repose et que près d'elle
La grève rose étend son corps humide et las.

Et le soleil aussi s'endort. Des clartés fauves
Vont s'épandant du lit où le dieu s'est couché.
Sur les récifs tournoie un dernier vol de mauves;
Un grand sloop file au ras des eaux, le mât penché.

Et son éperon lisse et fin comme une lance
Pique les flots cabrés qui hennissent autour;
Et c'est du haut du pont un matelot qui lance
Au clocher entrevu l'*hollaï* du retour.

Puis tout se tait. Le bec enfoui sous son aile,
Seul, un héron pensif s'éveille au cri jeté,
Darde sur l'horizon l'éclair de sa prunelle
Et reprend aussitôt son immobilité.



MEMORANDA

Chaque soir, fais ton examen de conscience...
(*La Vie dévote.*)

Les jours lumineux de nos fiançailles,
Les beaux jours que rien n'est venu ternir,
Mon cœur, ô mon cœur, comme tu tressailles
A leur souvenir!

Mais avant, avant, ô la vie amère
Et que j'ai souffert avant ces jours-là!
Hélas! à part toi, ma mère, ma mère,
Qui me consola?

MEMORANDA

Songes-y, mon cœur, ô cœur fier de battre,
Songe à ce passé plein de désarroi.
Les remords confus qui hantaient mon âtre,
Rappelle-les-toi!

Et toute ma vie et ses équivoques,
Mes longues erreurs à travers l'amour,
Il faut, ô mon cœur, que tu les évoques
Chacune à son tour.

MADRIDAL D'HIVER
Car elle a tout su des maux que tu caches,
Un par un compté mes pas inquiets,
Et tu serais, toi, le dernier des lâches
Si tu l'oubliais.

Il neige à nos vitres glacées,
Mais viens! Durant les mauvais mois,
Les jours de leur jeunesse
Habient encore dans les bois
L'air s'imprégné d'odeurs plus douces,
Voit le lilas et voit
Avec sa robe des mousses
La fleur dolente du saule.

MADRIGAL D'HIVER

... Où planent, évaporées,
Les jeunessees des vieux lilas.

SULLY PRUDHOMME.

Il neige à nos vitres glacées;
Mais viens! Durant les mauvais mois,
Les âmes des fleurs trépassées
Habitent encor dans les bois.

L'air s'imprègne d'odeurs plus douces,
Voici le lilas et voici,
Avec la silène des mousses,
La fleur dolente du souci.

MADRIGAL D'HIVER

41

Et de toutes ces fleurs ensemble,
Par je ne sais quels lents accords
Émane un parfum qui ressemble
Au parfum secret de ton corps.



L'ENLÈVEMENT POUR RIRE

L'amour, comme les caïlles, vient
et s'en va aux temps chauds...

J.-P. RICHTER.

Ainsi c'est vous que l'on marie
Au mois prochain?
Qui donc épousez-vous, Marie?
Chose ou Machin?

Chose ou Machin, il ne m'importe.
La vérité,
C'est que je suis mis à la porte
En plein été.

L'ENLÈVEMENT POUR RIRE

43

Où, cet hymen va se conclure,
Et Messidor
Balance au vent la chevelure
Des épis d'or!

Et c'est au moment où sur terre
Tout reverdit,
Que vous passez devant notaire
L'acte susdit!

Oh! non, cela n'est pas possible,
Mia bella,
Et je suis fou d'être sensible
A ce point-là!

Quoi! parce qu'un barbon vous offre,
Sincère ou non,
Ses rhumatismes et son coffre
Avec son nom,

Parce qu'il est prince ou vidame,
Quoi! par désir
De s'entendre appeler madame
X... à loisir,

Vous troqueriez notre jeunesse,
Échange vain!
Nos beaux appétits de faunesse
Et de sylvain!

Non! mille fois non, je le jure!
Non, sarpejeu!
Cet hymen n'est qu'une gageure
Et n'est qu'un jeu!

Allons! viens-nous-en, l'infidèle,
Par les sentiers
Fleuris tout le long d'asphodèle
Et d'églantiers.

Vois comme on est bien sur la mousse!
Veux-tu t'asseoir?
Sens-tu glisser sur ta frimousse
Le vent du soir?

Il glisse, et ce sont des murmures,
Et des frissons,
Et des parfums volés aux mûres
Dans les buissons.

Il glisse! Adieu, soucis moroses,
Tristesse, émoi!
Ma mie, ouvrez vos lèvres roses
Et baisez-moi.

PREMIERS DOUTES

O cœur ennemi de toi-même,
Puisse-tu ne trouver jamais,
Pauvre cœur, le mot du problème!

JULES LEMAITRE.

Jolis rayons d'aube, entrez dans mon âme :
Elle a tant besoin de revoir le jour!
— Sait-on ce qui dort dans des yeux de femme,
Si c'est la colère ou si c'est l'amour?

O rayons jolis, sous votre caresse,
Mon âme autrefois s'emplissait de chants.
— Hélas! qu'avez-vous, ma chère maîtresse,
Pour me regarder de ces yeux méchants?

PREMIERS DOUTES

O rayons jolis, dissipez mes craintes;
Apaisez mon mal, tant qu'il n'est pas sûr.
— Les yeux de ma mie ont toujours ces teintes,
Ces teintes d'or sombre et de sombre azur.



EN PARTANCE

Je voudrais souvent m'être tu
et ne m'être point trouvé avec
les hommes...

(L'Imitation.)

Viens-t'en nous aimer ailleurs,
N'importe où, mais loin des villes;
Viens-t'en sous des cieus meilleurs.

Ici les âmes sont viles,
Ici le vent est chargé
De conseils bas et serviles;

EN PARTANCE

49

Ici j'ai le cœur rongé
D'un mal indéfinissable :
Je ne sais pas ce que j'ai.

O chants des flots sur le sable,
Vous m'aurez bientôt guéri,
Si mon cœur est guérissable;

Si mon cœur endolori
Trouve au bord des eaux calmantes,
Si mon cœur trouve un abri.

Et toi, la fleur des amantes,
Flambeau de ma vie, ô toi,
Mon conseil dans les tourmentes,

A ce cœur en désarroi
Donne un peu de ton courage
Et donne un peu de ta foi!

Les vents mauvais ont fait rage.
Toutes mes amours, débris!
Et tous mes bonheurs, mirage!

Mon cœur, des bourreaux l'ont pris,
 Traîné, piétiné, de sorte
 Qu'il n'est que haine et mépris.

O rêves morts, candeur morte!
 Lui ne s'est pas débattu,
 Tant sa souffrance était forte!

Longtemps, longtemps, il s'est tu.
 Pas une plainte; aucun geste.
 Sois-lui fidèle : vois-tu,

C'est le seul bien qui lui reste.



LE PREMIER SOIR

Belle nuit, ô nuit d'amour !...

(Contes d'Hoffmann.)

Ce premier soir, pourquoi, pourquoi
 M'avais-tu dit, tout abattue,
 Qu'avant de te donner à moi
 Un autre que moi t'avait eue ?

Et comment, comment, ce soir-là,
 Faut-il que seul je me souviene
 Comment ma pitié te parla,
 Te parla de la faute ancienne ?

Ne nous revois-tu pas auprès,
Assis auprès de ce vieux saule?
Ne sais-tu pas que tu pleurais
Éperdument sur mon épaule?

Moi je sais que je bus tes pleurs
Et, t'emportant loin de la route,
Quand je te couchai dans les fleurs,
Je sais que tu défaillis toute.

C'était en Bretagne, voici
Trois ans passés depuis septembre,
Un soir pareil à celui-ci,
Dans les genêts aux gousses d'ambre.

A-t-on coupé les genêts verts?
Les amants suivent-ils encore
Le sentier qui mène au travers,
De Keriell à Roudarore?

De Roudarore à Keriell,
O le bon sentier frais et sombre!
L'air était doux comme le miel;
Des sources bruissaient dans l'ombre.

Moi je n'évoque qu'en tremblant
Ce coin de la terre bretonne
Et ce beau soir, languide et blanc,
Où mourait le soleil d'automne.

Ah! ce soir, ce soir adoré,
Ce soir qu'emplissaient nos deux âmes,
Ah! pauvres enfants, c'est donc vrai,
C'est vrai que nous nous abusâmes!

Tous ceux que j'aimais sont partis.
Je ne sais pas si j'en suis cause;
Mais sur mes yeux appesantis
Je sens qu'un nouveau deuil se pose.

J'ai peur... Rassure-moi... Ce bruit,
Ces pas furtifs près de la porte...
Quelqu'un s'est levé dans la nuit.
Si ce n'est pas toi, que m'importe?

Et qui donc serait-ce, ô mon cœur?
Pour qui me tiendrais-je aux écoutes?
Quel autre éveillerait le chœur
De mes soupçons et de mes doutes?

Toi qui fuis à pas inquiets,
 Je t'avais pardonné ta faute.
 Pourquoi t'en vas-tu? Je croyais
 Qu'on devait vivre côte à côte.

O nuits, ô douces nuits d'antan,
 Où sont nos haltes et nos courses,
 Le vieux saule près de l'étang
 Et les genêts au bord des sources?

C'est ici la chanson d'amour
 Qu'on chante au coin des cheminées,
 L'hiver, sur le déclin du jour,
 Dans les maisons abandonnées...

Il y avait...
 C'est pas facile...
 Quelqu'un...
 Si ce n'est pas...
 ❀

Et qui donc...
 Pour qui me...
 Quel autre...
 De nos...
 ❀

Mais ce n'est pas de l'amour...
 Je l'ai cru...
 L'un seul...
 Sur les...
 ❀

BOUQUET

Et nos deux cœurs battaient, comme battent les cœurs;
 Et nos âmes étaient tristes, comme des âmes.

JULES TELLIER.

A Paimpol, un soir, tandis que la lune
 Éveillait au large un chant de marin,
 Nous avons tous deux cueilli sur la dune
 Ces touffes de menthe et de romarin.

Et ces œillets-ci, c'est un soir, à Gâvre,
 Pris à la douceur qui s'exhalait d'eux,
 C'est un soir d'amour, à l'angle d'un havre,
 Que nous les avons cueillis tous les deux.

Mais ce triste brin de pariétaire,
 Je l'ai cueilli seul en pensant à toi,
 Un soir plein de cris, d'ombre et de mystère,
 Sur les rochers nus de Saint-Jean-du-Doigt.



LASSITUDE

Mirabiliter me crucias!...

JOB.

Puisque le hasard m'y ramène,
 Pour mon malheur ou pour mon bien,
 Je veux que tu saches combien
 Ma maîtresse fut inhumaine.

Pour l'oublier, j'ai tour à tour
 Tenté de noyer dans l'ivresse,
 Avec mon présent, ma détresse,
 Avec mon passé, mon amour.

Et depuis trois mois je suis ivre,
 Et ces trois mois d'indignité,
 Hélas! je n'en ai rapporté
 Qu'un immense dégoût de vivre.

L'ASSITUDE



Qu'un d'œuvres appelait, c'étaient d'eux sans son alle
 Mément le tout d'être de quelques traites.
 Vaine effort! il n'est pu dépasser ses penches
 De la robe d'écran, de la robe d'écaille,
 Qui pouvait en non vers se lire l'histoire!
 Et je n'ai pas en fait, n'est-il pas vrai, non être
 De connaître en moi tout d'un téméraire,
 De planter mes deux poings au fond de mes deux yeux,
 De faire mon œille aux voix du suicide
 Et d'après tout, si j'ai pu être plus sage
 Qu'elle ait à mon appel abandonné les cieux!

Qui t'a fait la douleur t'a laissé les remèdes.
 THÉOPHILE DE VIAUD.

J'ai vécu. Ce n'est pas que la mort m'épouvante.
 Mais en sondant mon cœur j'ai vu qu'à ses parois
 La fleur de poésie était toujours vivante,
 Dieu bon! et que jamais sur sa tige mouvante
 N'avaient autant germé de boutons à la fois.
 Elle avait pris racine au milieu des décombres.
 Ce n'était autour d'elle et près d'elle affaissés
 Que spectres, revenants, esprits, fantômes, ombres,
 Tumultueux chaos d'apparitions sombres,
 Où je reconnaissais tous mes rêves passés.

Chacun d'eux m'appelaît; chacun d'eux sous son aile
 Montrait le trou béant de quelque trahison.
 Vains efforts! Ils n'ont pu détacher ma prunelle
 De la rose d'Éden, de la rose éternelle,
 Qui poussait en mon cœur sa libre floraison!
 Et je n'ai pas eu tort, n'est-il pas vrai, mon frère,
 De comprimer en moi tout élan téméraire,
 De planter mes deux poings au fond de mes deux yeux,
 De fermer mon oreille aux voix du suicide
 Et d'invoquer si haut la Muse au front placide
 Qu'elle ait à mon appel abandonné les cieux!

LE BOIS DORMANT



LE BOIS DORMANT

A la mémoire de ma mère

CH. L. G.

Il y avait un bois dormant
Un bois dormant si profond
Un bois dormant si profond
Un bois dormant si profond
Un bois dormant si profond
Un bois dormant si profond
Un bois dormant si profond
Un bois dormant si profond
Un bois dormant si profond
Un bois dormant si profond



A Anatole Le Braz.

Vois. Un ciel cuivré d'automne
Et, sous ce ciel presque roux,
Un bois léthargique et doux,
Des fleurs, et la mer bretonne.

Les fleurs vont mourir; le bois
Est gardé par une fée.
Mais une plainte étouffée
Déchire l'ombre parfois :

LE BOIS DORMANT

La mer! Sous sa rauque haleine,
 Le bois chante sourdement.
 — Mon cœur est ce *Bois dormant* :
 Écoute chanter sa peine.



A l'air de la mer

Vois l'un ciel clair d'automne
 Et sous ce ciel presque doux,
 Un bois léopardique et doux,
 Des fleurs, et la mer profonde.

Les fleurs vont mourir; le bois
 Est gardé par une lée.
 Mais une plainte étouffée
 Déchire l'ombre païse :

RONDES ET CHANSONS

A Anatole France.

CHANSON LAINE

A l'air de la mer

Vois l'un ciel clair d'automne
 Et sous ce ciel presque doux,
 Un bois léopardique et doux,
 Des fleurs, et la mer profonde.

Les fleurs vont mourir; le bois
 Est gardé par une lée.
 Mais une plainte étouffée
 Déchire l'ombre païse :



CHANSON PAIMPOLAISE

A Maurice Barrès.

Les marins ont dit aux oiseaux de mer :
« Nous allons bientôt partir pour l'Islande,
Quand le vent du Nord sera moins amer
Et quand le printemps fleurira la lande. »

Et les bons oiseaux leur ont répondu :
« Voici les muguet et les violettes.
Les vents sont plus doux; la brume a fondu :
Partez, ô marins, sur vos goélettes.

« Vos femmes ici prieront à genoux.
Elles vous seront constamment fidèles.
Nous voudrions bien partir avec vous,
S'il ne valait mieux rester auprès d'elles.

« Nous leur parlerons de votre retour;
Nous dirons les gains d'une pêche heureuse,
Et comment la nuit, et comment le jour,
Comment votre cœur bat sous la vareuse.

« Et nous les ferons renâtrer à l'espoir,
Tandis que, les yeux tournés vers le pôle,
Elles s'en viendront, au tomber du soir,
Pleurer deux à deux sur les bancs du môle. »

ROMANCE SANS PAROLES

Fraîche et riieuse et virginale,
Vous m'apparûtes à Coatmer,
Blanche dans la pourpre automnale
Du soleil couchant sur la mer.

Et la mer chantait à voix tendre
Et, des terrasses du ciel gris,
Le soir pençait ses yeux de cendre
Sur les palus endoloris.

Et je crois que nous n'échangeâmes
 Ni baiser vain, ni vain serment.
 Le soir descendait en nos âmes,
 Et nous pleurâmes seulement.



NOVEMBRE

A Daniel de Venancourt.

Je suis revenu seul par Landrellec. Voici
 Qu'au soir tombant l'ajonc s'est encore épaissi
 Et qu'à force d'errer dans le vent et la brume,
 Si tard, sous ce ciel bas fouetté d'une âpre écume,
 Et d'entendre à mes pieds sur le varech amer
 Toujours, toujours ce râle obsédant de la mer,
 Et de voir, quand mes yeux retournaient vers la côte,
 Des peurs sourdes crisper la lande épaisse et haute
 Et la brume flotter partout comme un linceul,
 J'ai senti que mon mal n'était pas à moi seul
 Et que la lande avec ses peurs crépusculaires,
 Et qu'avec ses sanglots profonds et ses colères

La mer, et que la nuit et la brume et le vent,
 Tout cela s'agitait, souffrait, était vivant,
 Et roulait, sous la nue immobile et sans flamme,
 Une peine pareille à la vôtre, mon âme.

NOVEMBRE



Je suis revenu sans par l'antérieur. Voici
 Qu'un soir baignant l'éclaircissement est encore déposé
 Et que l'océan d'écume dans le vent et la brume,
 Si nul, sous ce ciel bas tournoie d'une âpre écume,
 Et d'entraîne à mes pieds sur le vent et la brume,
 Toujours, toujours on s'écoulerait de la mer,
 Et de voir, quand mes yeux se tournent vers la côte,
 Des pentes sourdes et sans l'écume épaisse et haute,
 Et la mer comme flotter partout comme un bloc,
 L'air sent que mon mal n'est pas à moi seul,
 Et que la lande avec ses pentes escarpées,
 Et du avec ses sautoirs profonds et ses côtes

Et que l'océan d'écume dans le vent et la brume,
 Si nul, sous ce ciel bas tournoie d'une âpre écume,
 Et d'entraîne à mes pieds sur le vent et la brume,
 Toujours, toujours on s'écoulerait de la mer,
 Et de voir, quand mes yeux se tournent vers la côte,
 Des pentes sourdes et sans l'écume épaisse et haute,
 Et la mer comme flotter partout comme un bloc,
 L'air sent que mon mal n'est pas à moi seul,
 Et que la lande avec ses pentes escarpées,
 Et du avec ses sautoirs profonds et ses côtes

L'amour ne chante pas, ne sourit pas. Ses yeux,
 Et les de trop de pleurs, sont lourds de trop d'âpres
 Pour croire qu'il est dans quelque chose possible.
 Nul ne sait quand il vient, ni comment, ni pourquoi,
 Et les cœurs ingénus du ciel, il se voit venir effroi
 L'attendent qu'il vienne à tout moment.

LE PASSANT

A Jean Psichari.

L'amour ne chante pas; il ne sourit jamais,
 Ni le matin, quand l'aube argente les sommets,
 Ni quand l'ombre, le soir, s'épanche des collines,
 Ni quand le rouge été flamboie à son midi
 Et du brouillard qui dort dans l'éther attiédi
 Perce et dissipe au loin les pâles mousselines.

L'amour ne chante pas; l'amour ne sourit pas.
 Il vient comme un voleur de nuit, à petits pas,

Retenant son haleine et se cachant des mères.
 Il connaît que nul cœur n'est ferme en son dessein
 Et qu'on ne dort jamais qu'une fois sur le sein
 Vêtu par nos désirs de grâces éphémères.

L'amour ne chante pas, ne sourit pas. Ses yeux,
 Brûlés de trop de pleurs, sont lourds de trop d'adieux
 Pour croire qu'ici-bas quelque chose persiste.
 Nul ne sait quand il vient, ni comment, ni pourquoi,
 Et les cœurs ingénus qu'emplit son vague effroi
 L'attendent qu'il est loin déjà, le Passant triste!



ÉVOCATION

Pour évoquer les jours défunts
 Il m'a suffi de quelques roses :
 J'ai respiré dans leurs parfums
 Tes lèvres closes.

Je sais des jasmins d'occident
 Aussi veloutés que ta gorge;
 Tes cheveux blonds sont cependant
 Moins blonds que l'orge.

Les violiers ont pris tes yeux;
 Ton rire a passé dans la brise,
 Ton joli rire insoucieux
 Qu'un sanglot brise;

Et les immortelles de mer,
 Qui s'ouvrent dans les dunes blanches,
 Ont la senteur de miel amer
 Qu'avaient tes hanches...

Et c'est toi toute, gorge et front.
 Vieillis, pâlis, languis, qu'importe?
 L'aube a des lys qui me rendront
 Ta beauté morte.

Pour évoquer les jours éblouis
 Il m'a suffi de quelques roses :
 J'ai respiré dans leurs parfums
 Tes lèvres roses.

Je sais des jasmains d'occident
 Aussi volent que la gorge;
 Tes cheveux blancs sont cependant
 Moins blancs que l'orge.

L'automne, hélas ! est l'automne
 Songe aux jours sans tristesse
 L'été en terre divine
 Les yeux timent tout le temps.

Il timent pour l'automne
 Des fleurs que tu cueilles
 Ah ! la maison est triste
 Voici le temps des regrets.

RONDES

A Frédéric Plessis.

II
 I

Tes pieds sont las de leurs courses.
 Voici le temps des regrets.
 L'automne a troublé les sources
 Et dévêtu les forêts.

Toutes les fleurs que tu cueilles
 Meurent dans tes doigts perclus.
 Comme elles tombent, les feuilles,
 Au bois où tu n'iras plus!

L'automne, hélas! c'est l'automne.
 Songe aux longs soirs attristants.
 Là-bas, en terre bretonne,
 Les glas tintent tout le temps.

Ils tintent pour l'agonie
 Des fleurs que tu préférerais.
 Ah! ta moisson est finie!
 Voici le temps des regrets...

II

Couche-toi devant ta porte.
 Voici le temps des adieux.
 Écoute au ras de l'eau morte
 Siffler les tristes courlieux.

Ils traînent leurs ailes brunes
 Et leur long corps efflanqué
 Sur la torpeur des lagunes
 Entre Perros et Saint-Ké.

Mais demain, ce soir peut-être,
 Tous ces longs corps amaigris,
 Tu les verras disparaître
 Un par un dans le ciel gris.

Où vont-ils? Le ciel se charge;
 L'ombre descend dans tes yeux...
 Les courlis gagnent le large :
 Voici le temps des adieux.

PAPILLONS DE MER

A Paris, L'année



On les voit s'en venir en bandes,
 A la prime rapide, tout le long,
 Le long des bords et des langes

Glissant droit, droit, selon
 Leur harnais lubrique et chantonnant,
 Et tout bleus dans le matin blouant.

PAPILLONS DE MER

A Pierre Laurent.

On les voit s'en venir en bandes,
A la prime aube, tout le long,
Le long des palus et des landes

Glissant de-ci, de-là, selon
Leur humeur folâtre et changeante,
Et tout bleus dans le matin blond.

PAPILLONS DE MER

O les dunes que l'aube argente!
Les genêts fleuris qu'un par un
Frôle leur aile diligente!

Et, là-bas, couchés dans l'embrun,
Sous leur fourrure d'algues lisses,
Les lourds rochers de granit brun!

C'est l'heure pleine de délices,
L'heure où s'épanche en larmes d'or
La rosée au fond des calices;

Et c'est l'heure, plus douce encor,
Où le premier flot monte et lèche
Vos pieds blancs, grèves de l'Armor.

La brise du large est si fraîche!
Il fait si doux, si bon, là-bas
Où les courlis sont à la pêche!

Et voilà, sans autres débats,
Nos lutins partis en maraude
Du côté d'Erech ou de Batz.

RÔNDES ET CHANSONS

Longtemps sur la mer d'émeraude, O
Ainsi que des bleuets ailés,
Leur vol incertain tremble et rôde.

Mais ceux qu'une lame a frôlés
Sentent bientôt l'éclaboussure
Alourdir leurs corps fuselés.

Même au temps où juillet azuré
Ses remous et ses tourbillons,
La mer est changeante et peu sûre.

Déserteurs des calmes sillons,
Vous êtes pareils à mes rêves,
Papillons bleus, ô papillons!

Laise quelque aube aux clartés brèves
Pendant ses yeux meurtris et doux
Sur le glauque miroir des grèves,

C'est assez pour eux et pour vous :
Leur cavalcade trébuchante
Coupe l'infini de bonds fous.

PAPILLONS DE MER

Ils vont! Ils vont! La vague chante
Sous leur essor aventureux...
Papillons de la mer méchante,

J'ai peur pour vous, j'ai peur pour eux!



LA COMPLAINTE DE L'AME BRETONNE⁽¹⁾

A Henry Mauger.

Sur la lande et dans les taillis,
Cueillez l'ajonc et la bruyère,
Doux compagnons à l'âme fière,
O jeunes gens de mon pays!

* * *

Quand du sein de la mer profonde,
Comme un alcyon dans son nid,

LA COMPLAINTE DE L'AME BRETONNE 87

L'Ame Bretonne vint au monde
Dans son dur berceau de granit,
C'était un soir, un soir d'automne,
Sous un ciel bas, cerclé de fer,
Et sur la pauvre Ame Bretonne
Pleurait le soir, chantait la mer.

Fut-ce mégarde chez les fées
Ou qu'au baptême on ne pria,
Blanches et de rayons coiffées,
Urgande ni Titania?
Il n'en vint, dit-on, qu'une seule,
Aux airs bourrus de sauvageon,
Qui froissait dans ses mains d'aïeule
Des fleurs de bruyère et d'ajonc.

Misère (ainsi s'appelait-elle)
Allait nu-tête et pieds déchaux;
Mais ce n'est pas sous la dentelle
Que battent les cœurs les plus chauds
Et, se penchant sur la pauvrete,
Qui grelottait, blême et sans voix,
Vivement à sa collerette
Elle piqua la fleur des bois.

(1) Vers écrits pour la Fête de charité des élèves du lycée de Brest.

La fleur embaumait comme l'ambre,
 — L'ambre, le musc ou le benjoin, —
 Si bien qu'au mitan de novembre
 On aurait dit le mois de juin.
 Mais tout là-bas, sur la mer grande,
 Le vent guettait comme un voleur,
 Et Misère, de sa guirlande,
 Détacha la seconde fleur.

Et depuis lors nulle menace
 N'a prévalu contre l'enfant :
 L'ajonc, c'est la Force tenace
 Qui se bande et tient tête au vent;
 Et la bruyère, dont s'embaume
 Le pur cristal des nuits d'été,
 C'est le mystique et tiède arôme
 De la divine Charité...

* * *

Doux compagnons à l'âme fière,
 Debout au seuil des temps nouveaux,
 Dans vos pensers, dans vos travaux,
 Mêlez l'ajonc à la bruyère.



NOËL DE MENDIANTS (1)

A Léon Durocher.

Salut et joie à ceux d'ici!
 Congédiez votre souci,
 Maîtres, serviteurs et servantes.
 Femmes, c'est assez de travaux;
 Pendez au mur les écheveaux
 De laine et de chanvre nouveaux;
 Arrêtez-vous, ô mains savantes.

(1) D'après divers noëls populaires bretons recueillis par La Villemarqué, N. Quellien, etc., et en usage principalement chez les petits quêteurs ambulants de la « part à Dieu ». V. *L'Âme bretonne*.

Jésus est né! Jésus est né!
 O jour à jamais fortuné!
 Chrétiens, en ce jour délectable,
 Est-il quelqu'un, prince ou manant,
 Qui ne tressaille en apprenant
 Que l'Homme-Dieu, minuit sonnant,
 Est descendu dans une étable?

Nous sommes pauvres comme lui;
 Mais sur nous son étoile a lui,
 Si douce qu'il n'en faut plus d'autres.
 Nos houseaux sont tout décousus.
 Ah! que de maux nous avons eus!
 Mais c'est parmi nous que Jésus
 Élira demain ses apôtres

Chrétiens de l'Arvor, bonnes gens,
 Il faut aider les indigents.
 Nous ne demandons pas grand'chose :
 Un peu de lard, un peu de pain,
 Trois noyaux avec un pépin
 Et, pour fleurir notre aubépin,
 Un bout de ruban vert ou rose.

Jésus en échange, chrétiens,
 Vous accordera pour soutiens


Trois garçons à mine prospère;
 L'un sera pape et l'autre roi,
 Et quant au troisième, je croi
 Qu'à défaut de galons d'orfroï
 Il aura les yeux de son père.



NOËL DE MENDIANTS

Trois garçons à mine prospère,
L'un sans père et l'autre roi,
Et dans un royaume, je croi
Qu'à défaut de gloire d'oroi
Il sera les yeux de son père.

SUR UN LIVRE BRETON



A Henry Eon.

Tel que ces fines cassolettes
Des bazars de Smyrne et d'Oran,
Où court en minces bandelettes
Une sourate du Coran :

Du sachet vidé sur la flamme
Montent des parfums floconneux,
Subtils et pervers comme l'âme
Du vieux pays qui dort en eux.

SUR UN LIVRE BRETON

Tel, en sa grisante fragrance,
Votre livre, ami, m'a rendu
Groix, Trégastel, la molle Rance
Et les joncs roses du Pouldu.

La mer s'éveille au long des cales.
Voici Saint-Pol, Vannes, Tréguier,
Les pâles villes monacales;
Roscoff assis sous son figuier;

Et Morlaix, la vive artisanne;
Guingamp, qui, fidèle à son duc,
Montre maint coup de pertuisane
Aux trous de son manteau caduc;

Penmarc'h, désolé par Brumaire;
Auray la sainte; Erg au flot blanc,
Et Lannion, qui fut ma mère
Et que mon cœur nomme en tremblant..

O genêts d'or de Lannostizes!
Les sources sanglotent. Là-bas,
J'entends frémir sur les cytises
Les abeilles du Bourg-de-Batz.

RONDES ET CHANSONS

Et c'est ton âme triste et douce,
 Toute ton âme, ô mon pays,
 Qui pleure ainsi parmi la mousse
 Et chante ainsi dans les taillis.

La nuit s'éveille au long des coteaux
 Voici Saint-Pol, Vannes, Trégouër,
 Les plus belles villes monnaies,
 Bascouille sous son drapeau.

Et moi, de votre enfance,
 Guineau, qui à son duc
 Montre ainsi coup de poignard
 Aux traits de son mandent caduc.

Pennard, desole par l'ennemi,
 Auzé la sainte; Ety au fort blanc
 Et l'ancien, qui fut ma mère
 Et des mon cœur, nommé en tremblant.

O vents d'or de l'annuité!
 Les sources sautent l'après
 L'entende frémir sur les coteaux
 Les abeilles du Bourgo-de-Bain.

Ca d'après les jours anciens
 C'est la nuit et l'été l'ancien
 Au milieu des gommiers
 La rivière est redoublée.

Le me suis toujours penché
 Sur son trépas visage
 L'âme noire du péché
 L'aveil l'édifier au passage.

DÉDICACE

Et mes yeux, mes tristes yeux
 Retiennent dans sa manche
 Les fleurs des lieux
 Que vous m'avez données.
 A l'auteur du Livre de la Payse,
 André Theuriot, en lui adressant
 la Payse.

Maître très cher, s'il vous plaît,
 Écoutez ma patenôte.
 Voici ma « Payse » : elle est
 Bien peu digne de la vôtre.

Celle que chantaient vos vers
 Eut les forêts pour marraines
 Et gardait dans ses yeux verts
 La fraîcheur des eaux lorraines.

Ce qu'en elle nous aimons,
C'est la sœur et c'est l'amie :
Au milieu des goémons
La mienne s'est endormie.

Je me suis longtemps penché
Sur son tragique visage :
L'aile noire du péché
L'avait frôlée au passage.

Et mes yeux, mes tristes yeux,
Retrouvaient dans sa prunelle
La muette horreur des lieux
Que baigne une ombre éternelle...

C'est une âme d'occident,
Farouche, intraitable et prompte.
Considérez cependant
Qu'elle est morte de sa honte.

Elle est morte au temps d'avril...
Vous oublierez tout le reste,
Maître aimé, chantre viril
De la forte vie agreste,

Et vos doigts levés feront,
Quand tout espoir l'abandonne,
Indulgement, sur son front,
Le doux signe qui pardonne.



A LA VALLÉE-AUX-LOUPS⁽¹⁾

Pour Louis Tiercelin.

Vallée-aux-Loups, frais ermitage
Qu'élut un jour Chateaubriand,
Son grand cœur est resté l'otage
De ton décor simple et riant.

Sous les tulle des soirs d'octobre,
Par les clairs matins orangés,
Il aimait pour leur charme sobre
Ces ciels imprécis et légers,

(1) Vers dits à la Vallée-aux-Loups, pour le cinquantième de Chateaubriand.

A LA VALLÉE-AUX-LOUPS

99

Ces pelouses, ces bois, la sente
Qui verdit sous leur frondaison,
Et Paris, cuve éblouissante,
Fumant au loin sur l'horizon.

C'était de toutes ses demeures,
Celle qu'il préférait, le nid
Qui se ferma pour quelques heures
Sur son vol ivre d'infini.

L'aigle avait replié son aile :
Un chaste amour avait soudain,
Dans l'âpre et rigide prunelle,
Fondu la glace du dédain.

A Combourg, sur les landes rases,
Plane encor son génie amer,
Et le *lamento* de ses phrases
Roule parmi le vent de mer.

Il ne fut ici que tendresse :
Le granit s'était animé,
Et, sur son antique détresse,
Tout un printemps avait germé.

Vallée-aux-Loups, frais ermitage
 Qu'élut un jour Chateaubriand,
 Son grand cœur est resté l'otage
 De ton décor simple et riant.

Et c'est pourquoi nos mains pieuses,
 Tressant des fleurs pour ton fronton,
 Mêlent ces tendres scabieuses
 Au gui vivace, au gui breton.

LE BANDEAU NOIR

A Camille Vergnol.

C'est un pays battu des vents, mordu des lames,
 Où des vols d'échassiers tournent dans le ciel gris,
 Cependant que, la gaffe au poing, guettant le bris,
 Droites sur l'horizon, veillent d'étranges femmes.

Le soir tombe : on entend un bruit lointain de rames.
 Des christs hâves dans l'ombre ouvrent leurs yeux meurtris;
 Et voici qu'autour d'eux, sur les joncs déflouris,
 S'abat en gémissant le morne essaim des Ames.

C'est Penmarc'h. Aux fils d'or de leur bonnet collant
Les fermières d'Argoll ont pris plus d'un galant;
Tréguier vante à bon droit sa coiffe épiscopale;

Le lin vierge sied seul aux filles du Moustoir :
Là-bas, où le Goayen élargit son flot pâle,
Les guetteuses de bris ceignent un bandeau noir.

LE BANDEAU NOIR



RECLUSE

Hélas! Pourquoi nos cœurs se sont-ils détrompés?
Vos cheveux blonds, voilà qu'on vous les a coupés;
Votre bouche est pareille aux roses défleuries,
Et vos yeux, vos yeux froids comme des pierreries,
Vous ne les levez plus de votre chapelet.
Dans le cloître lointain où Dieu vous appelait,
Sous la lampe du chœur, pâle et mystique étoile,
Vous avez prononcé les vœux et pris le voile;
Christ vous est apparu dans sa gloire d'Époux,
Et le terrestre rêve est achevé pour vous.

Adieu! Ce triste cloître aux verrières disjointes,
 Avec ses buis fanés pendant au bout des pointes,
 Ses dalles, ses murs blancs et son austérité,
 Il vaut le monde, il vaut le monde en vérité!
 Mais moi, mes pieds meurtris n'ont pu trouver leur route.
 Hélas! à tant errer leur force s'en va toute.
 O silence du cloître! O repos! O douceur!
 Tendez-moi votre main, secourez-moi, ma sœur!
 A matines, quand l'aube argente les verrières,
 Que mon nom quelquefois passe dans vos prières :
 Si nul être vivant n'y doit être nommé,
 Dites-le comme on dit le nom d'un mort aimé;
 Si la règle veut plus encor, docile au blâme,
 Priez Dieu seulement pour le salut d'une âme
 Et, sans la désigner autrement à Celui
 Qui voit tout, en cette âme où nul rayon n'a lui,
 Ravivez, sous l'ardeur de vos saintes pensées,
 Le lys éblouissant des croyances passées!



LES VIOLIERS

Ne retire pas ta douce main frêle;
 Laisse sur mes doigts tes doigts familiers :
 On entend là-bas une tourterelle
 Gémir sourdement dans les violiers.

Si près de la mer que l'embrun les couvre
 Et fane à demi leurs yeux violets,
 Les fragiles fleurs consolait à Douvre
 Un royal enfant captif des Anglais.

Et, plus tard encor, je sais un jeune homme,
 Venu fier et triste au val d'Arguenon,
 Dont le cœur se prit à leur tiède arôme
 Et qui soupirait en disant leur nom.

Ainsi qu'à Guérin et qu'au prince Charle,
 Dame qui te plais sous ce ciel brumeux,
 Leur calice amer te sourit, te parle
 Et de son odeur t'enivre comme eux.

C'est qu'un soir d'été, sur ces mêmes grèves,
 Des touffes d'argent du mol arbrisseau
 Se leva pour toi le plus doux des rêves
 Et que notre amour les eut pour berceau.

Et peut-être bien que les tourterelles
 Ont su le secret des fragiles fleurs :
 Un peu de ton âme est resté sur elles
 Et dans leur calice un peu de tes pleurs.



PRINTEMPS DE BRETAGNE

A Armand Dayot.

Une aube de douceur s'éveille sur la lande :
 Le printemps de Bretagne a fleuri les talus.
 Les cloches de Ker-Is l'ont dit jusqu'en Islande
 Aux pâles « En-Allés » qui ne reviendront plus.

Nous aussi qui vivons et qui mourrons loin d'elle,
 Loin de la douce fée aux cheveux de genêt,
 Que notre cœur au moins lui demeure fidèle :
 Renaissions avec elle à l'heure où tout renaît.

(1) Pièce dite au premier diner des *Bretons de Paris*.

O printemps de Bretagne, enchantement du monde!
Sourire virginal de la terre et des eaux!
C'est comme un miel épars dans la lumière blonde :
Viviane éveillée a repris ses fuseaux.

File, file l'argent des aubes aprilines!
File pour les landiers ta quenouille d'or fin!
De tes rubis, Charmeuse, habille les collines;
Ne fais qu'une émeraude avec la mer sans fin.

C'est assez qu'un reflet pris à tes doigts de flamme,
Une lueur ravie à ton ciel enchanté,
Descende jusqu'à nous pour rattacher notre âme
A l'âme du pays qu'a fleuri ta beauté.



TRIPTYQUE

A Remy Saint-Maurice.

I

SUR LA ROUTE DE L'ILE-GRANDE

Octobre est venu :
Une route droite,
Qui file et miroite
Sur un plateau nu;

De grises nuées,
Vers Crec'h-Daniel,
Traînant dans le ciel,
Comme exténuées;

RONDES ET CHANSONS

A l'angle d'un champ
 Un mouton qui broute;
 Au bord de la route
 Un chaume penchant.

Jusqu'à l'Île-Grande,
 Pas d'autre maison :
 Pour tout horizon
 La lande, la lande...

II

L'ARRHÉE PARLE

Ces croupes que fouaille
 Un vent forcené,
 Ce sont les Méné
 De la Cornouaille.

Clameurs, bonds d'effroi,
 Tout en eux m'agrée :
 Car je suis l'Arrhée,
 Leur pâtre et leur roi.

BROZ TRIPTYQUE OKOR

Sur leur maigre échine,
 D'Evran au Relecq,
 Le vent ronfle avec
 Un bruit de machine.

J'emplis mes poumons
 De sa rauque haleine
 Et pais dans la plaine
 Mon troupeau de monts.

III

LE CALVAIRE

Las d'errer sans guide,
 Depuis le Roudou,
 Dans ce matin d'août
 Brumeux et languide,

Nous nous allongeons
 Au pied d'un Christ hâve,
 Pointant, morne épave,
 D'une mer d'ajoncs.

RONDES ET CHANSONS

Mais cette marée
De genêt roussi
Soudain nous transite
D'une horreur sacrée.

Et, brusque ferveur,
La croix de détresse
A nos yeux se dresse
Comme un mât sauveur!

III

LE CALVAIRE



Les d'êtres sans guide
Et puis le Roubon
Dans ce matin d'été
Bourgeois et langoureux

Monsieur nous allongons
Au pied d'un Christ livide
Pointant, main levée
Et une mer d'espérance

RONDES ET CHANSONS

Leurs bordures craquaient; leurs lits étaient vides;
Et pleurés tout le jour au bord des eaux livides,
Ils n'en avaient levé que de vains gémissements.

Mais le soir frémissait sur leurs têtes heureuses
Ils regardaient le ciel, la lumière et les monts
Et, sans parler, joignaient les mains sur leurs vertèbres.

COUCHANT MYSTIQUE

A Jean Ajalbert.



On entendait chanter d'invisibles psallettes.
La mer montait. Des feux luisaient sur les coteaux.
A l'horizon, baigné de vapeurs violettes,
Le soir d'automne ouvrait ses yeux sacerdotaux.

Et raidis par l'extase à l'avant des bateaux,
Lougres au vol oblique et fines goélettes,
Les hommes d'Enez-Veur regardaient sur Men-Thos
Flamboyer dans le ciel d'étranges bandelettes.

Leurs bordages craquaient; leurs filets étaient vides;
Et, ployés tout le jour au bord des eaux livides,
Ils n'en avaient levé que de vains goémons.

Mais le soir frémissait sur leurs têtes heureuses.
Ils regardaient le ciel, la lumière et les monts
Et, sans parler, joignaient les mains sur leurs vareuses.

COUCHANT MYSTIQUE



Vous m'avez montré dans votre antichambre,
Luxueux fouillis d'objets d'entrepôt,
Un grand lit de Scaër aux tons de vieil ambre,
Mué par votre art en porte-chapeau.

Mais les lits sculptés de Basse-Bretagne,
Même les lits-clos du temps d'Henri deux,
Dans ces nids de soie où l'ennui les gagne
Sentent comme un deuil flotter autour d'eux.

LITS-CLOS

A une Parisienne.

Ils n'étaient pas faits pour ces belles choses :
 Un fruste artisan, dans leur bois grossier,
 Tourna des fuseaux, évida des roses
 Et grava son nom sur le « banc-dossier ».

C'était quelque pâtre, un marin peut-être,
 Bloqué par l'hiver sous son toit de glui ;
 La gouge, à son poing, mordait chêne ou hêtre,
 Et sa mère-grand filait près de lui.

Et, tandis qu'aux doigts de la bonne femme
 S'étirait la laine ou le fil écru,
 Un rêve, il est vrai, chantait dans son âme,
 Mais non pas celui que vous avez cru.

Ni rêve d'argent, ni rêve de gloire.
 D'autres, l'œil en feu, s'en allaient cueillir,
 Guidés par Coulomb aux rives de Loire,
 Le vert plant qui garde un nom de vieillir ;

Ou bien se louant pour un vil salaire
 Chez quelque huchier du pays gallois,
 Pliant au canon d'un strict formulaire
 Leur art ingénu, mystique ou falot.

Lui rêvait d'offrir à sa fiancée,
 Pour le jour prochain qui les unirait,
 Ce meuble fleuri comme sa pensée,
 Comme elle accueillant, profond et discret.

Il l'imaginait dressé près de lâtre,
 Sous ses beaux draps blancs, rugueux et cossus,
 Avec son buis vert et ses saints de plâtre,
 Madame la Vierge et Monsieur Jésus.

Et de frais rideaux de souple percale
 Coulaient de sa frise en plis onduleux :
 C'était l'abri sûr et la bonne escale,
 Le nid tiède où chante un chœur d'oiseaux bleus.

Ils y goûteraient une paix profonde
 Dans le cadre ouvré des panneaux à jour.
 Tous deux seraient là comme au bout du monde,
 Isolés, perdus dans leur grand amour.

Quand les ajoncs d'or font craquer leurs cosses,
 La graine autour d'eux s'éparpille au vent ;
 Ainsi jailliraient de ses flancs précoces
 Les blonds héritiers dont ils vont rêvant :

Rudes fillots, certe, et tous de même aune,
 A qui sourirait, fleur de la Duché,
 Dans son justin bleu soutaché de jaune,
 Quelque jeune sœur en béguin ruché.

Chaque an sonnerait un nouveau baptême.
 O muids! O boudins! O *guadiguennous!* (1)
 Mais c'est toi, bon iit, qu'après Dieu lui-même
 Béniraient d'abord les heureux époux.

N'est-ce pas chez toi qu'ils ont par avance
 Savouré le miel des premiers baisers,
 Et n'as-tu pas vu leur double jouvence
 Du même rayon dorer tes vieux ais?

Lit de leurs vingt ans, couche parfumée,
 Tu verrais aussi leur déclin pareil,
 Et c'est dans ta crypte à tout bruit fermée
 Qu'ils s'endormiraient du dernier sommeil.

Mais d'autres viendraient après eux, puis d'autres,
 Surgeons vigoureux du vieux tronc penchant,
 Pâtres sur leurs glés, marins sur leurs cotres,
 Aucun d'eux tailleur, commis ou marchand.

(1) Entremets breton fait de sang de porc aux pruneaux.

La foi leur serait un sûr viatique,
 Et l'on entendrait ainsi qu'un essaim,
 Dans les longues nuits de l'hiver celtique,
 Leur peuple futur frémir en ton sein.

Toi près du foyer, comme un patriarche,
 Tu verrais passer ces fils d'un moment :
 De tes flancs brunis, profonds comme l'arche,
 Ils ruisselleraient éternellement.

Telle était, du moins, ta ferme espérance,
 Et féal aux tiens, les jugeant féaux,
 Tu ne pensais pas qu'aux bourgeois de France
 Ils te céderaient pour quelques réaux (1).

C'est fait. Nos lits-clos de Scaër et de Vanne
 S'en sont allés tous du pays breton :
 Bétail douloureux, morne caravane,
 Vers quel abattoir les conduisait-on?

(1) Les Bretons, on le sait, dans l'usage courant, comptent encore par *réaux*, appellation qu'ils ont empruntée à leur long commerce avec l'Espagne.

Hélas! Plût à Dieu qu'une main grossière,
Jonchant de leurs blocs le pavé voisin,
Les eût d'un seul coup réduits en poussière!
L'abattoir vaut mieux que le magasin.

Il leur a fallu prendre une autre forme.
De lourds brocanteurs sans style et sans goût
Les ont rapiécés de mélèze ou d'orme
Et d'un brou menteur ont enduit le tout.

Mais, ô vieux débris, j'entends comme un râle
Dans le craquement de vos ais disjoints :
Pieux confidents de l'âme ancestrale,
Nous perdons en vous ses derniers témoins.

✻

AR ROC'H-ALLAZ

Da Yann ar Fustek.

*Etal ar Coz-Stankou a zo eur garrek glaz,
Eur garrek glaz ha krenn, hanvet ar Roc'h Allaz.*

*Ha, war ar garrek-ze, neb a ra he diskwiz
E chom'vit he buez disjoaus ha languiz,*

*Alies'meus gwelet nijal trezek ar stank,
Gwelet-ive tec'hel meur' durzunel yaouank :*

A Jean Le Fustec.

Près des Vieux-Étangs il y a une roche bleue, — Une roche bleue
et ronde appelée la Pierre de l'Hélas.

Et, sur cette roche-là, qui se repose un moment — En reste pour
toute sa vie déjoyeux et languissant

Maintes fois j'ai vu voler vers l'étang, — J'ai vu maintes fois s'en
venir une jeune tourterelle :

*En he sae arc'hant-flam laouen pa errue,
Melconius meurbed, alas! pas zistroe.*

*War mean an Tonkadur chomet' oa eur pennad;
Hag aboë ar glac'har tewale hi lagad...*

*Ar mean-ze, siouaz d'in, 'rog gouzout hi doare,
Am meus n'am yaouankiz paoset war hic'hore...*

*Ha sethu, Yanik ker, sethu eno penoz
Ar joa pella dious ma ene deiz ha noz.*

Toute frisquette, dans sa robe d'argent clair, quand elle arrivait; —
Pleine de mélancolie, hélas! quand elle s'en retournait.

Sur la pierre de la Destinée elle s'était posée un moment, — Et
depuis le deuil assombrissait ses prunelles.

Cette pierre-là, pour mon malheur, avant de connaître son influence,
— J'ai dans ma jeunesse reposé sur sa face...

Et voilà, mon cher Jean, voilà comment — La joie a déserté mon
âme jour et nuit.



PETITS POÈMES

A José-Maria de Heredia.



LES TROIS MATELOTS DE GROIX

A Charles Maurras.

C'étaient trois matelots de Groix,
Ils étaient partis tous les trois
Pêcher la sole :
Les pauvres garçons n'avaient pas
Plus de sextant que de compas
Et de boussole.

— Ah! disait l'un, voici l'hiver!
Les hirondelles ont ouvert
Leurs ailes souples,

Et bientôt, dans le ciel changeant,
On verra les pluviars d'argent
Filer par couples.

— L'hiver! dit l'autre, hélas à nous!
Si je vous montrais mes genoux,
C'est une plaie.
Mon pauvre corps est tout perclus,
Et du coup je ne pourrai plus
Tenir la baie.

Et le troisième repartit :

— Notre navire est bien petit,
O bonne Vierge,
Mais à votre église d'Auray,
Sitôt débarqué, je ferai
Cadeau d'un cierge.

Ainsi causaient parmi les flots,
Debout au vent, les matelots,
Quand une lame
Emporta le premier des trois.
Il fit le signe de la croix
Et rendit l'âme.

L'autre, en tombant du haut du mât,
Fut, avant qu'il se ranimât,
Happé dans l'ombre
Par un poulpe aux yeux de velours,
Qui tendait au ras des flots lourds
Ses bras sans nombre.

Il a suffi d'un humble ave
Pour que le cadet fût sauvé
Du flot barbare,
Et ce matin les bons courants
L'ont ramené chez ses parents
Dans sa gabare.



L'autre, en tombant du haut du ciel,
Fit, avant qu'il se tannât,
Happé dans l'ombre
Par un pouce aux yeux de velours,
Qui tendait au ras des flots leurs
Ses bras sans nombre.

NOTRE-DAME DE PENMARC'H (1)

A Edmond Haraucourt.

Chaque année, à Noël, on prétend que la Vierge
Mystérieusement quitte son beau ciel d'or,
Et, pour rendre visite aux chrétiens de l'Arvor,
Troque son manteau bleu contre un surcot de serge.



Au velours élimé de son étroit justin
Nul diamant n'accroche une lueur soudaine.
Elle est vêtue ainsi qu'une humble Bigoudenne;
La fatigue et le hâle ont défleuri son teint.

(1) Sur un tableau de Lévy-Dhurmer.

Mais l'accent de sa voix a des douceurs étranges :
Ceux qui l'ont entendu meurent de son regret.
Notre ciel était sombre et, dès qu'elle paraît,
Une allégresse emplit les sentiers et les granges

Jésus, entre ses bras, repose. On croirait voir,
Avec son devantier d'étoffe rude et terne,
Quelque petit enfant de Penmarc'h ou d'Audierne,
Sans le feu sombre et doux qui couve en son œil noir.

Une aube évangélique au loin fleurit l'espace
Et, ployant le genou devant ces pèlerins,
Les hommes de l'Arvor, laboureurs et marins,
Sentent confusément que c'est leur Dieu qui passe.

C'est Marie, la Cierge
Avec ses robes de velours
C'est Marie, la Cierge
Qui passe sa vie à rêver



Marianne, Dieu vous assiste
Dans l'aveu et le présent
Marianne, Dieu vous assiste
Votre regard passe à l'instant

Mais l'écrit de sa voix a des douceurs étranges :
 Ceux qui l'ont entendu essuient de son regard,
 Nourri d'un tel soleil, des qu'elle paraît,
 L'oeil allégresse emplit les sentiers et les ruelles

Jeune, entre ses bras, repose. On croit voir
 Avec son dévot d'écaille rube et tendre,
 Quelque petit enfant de l'annuaire ou d'André,
 Sans le feu sombre de son oeil noir.

MARIVÔNE

Les yeux au-dessus de son front l'espace
 Et devant le genou devant ces pétales,
 Les hommes de l'Avoy, laboureurs et marins,
 Sentent confusément que c'est leur Dieu qui passe.

A Gabriel Vicare,

I

C'est Marivône Le Calvé
 Avec ses coiffes de batiste,
 C'est Marivône Le Calvé
 Qui passe sa vie à rêver.

Marivônica, Dieu vous assiste
 Dans l'avenir et le présent !
 Marivônica, Dieu vous assiste :
 Votre regard paraît si triste !

Marivônica s'en va disant
 Aux bateliers de la prairie,
 Marivônica s'en va disant :
 « N'est-ce pas l'heure du jusant ?

« Et n'a-t-on pas vu, je vous prie,
 Dans le chenal de Kerenor,
 Et n'a-t-on pas vu, je vous prie,
 Le vaisseau de sa seigneurie,

« Le beau vaisseau d'ivoire et d'or,
 Avec des mâts en palissandre,
 Le beau vaisseau d'ivoire et d'or
 De monseigneur Aliénor ? »

II

Hélas ! le soir tombe et mêle sa cendre
 Aux brouillards légers qui montent des eaux,
 Et les bateliers n'ont rien vu descendre
 Sur le chenal bleu bordé de roseaux.

Mais Marivône espère quand même.
 En vain le temps passe, elle attend toujours,
 Et, pour faire honneur à celui qu'elle aime
 On ne la voit plus qu'en riches atours.

Regardez! Sa coiffe est toute en batiste,
 Ah! qu'elle est jolie avec son justin
 Où de fins galons, couleur d'améthyste,
 Courent sur la laine et sur le satin!...

Et l'année ainsi va chassant l'année.
 Marivône est vieille et marche à pas lents,
 Et rien n'a changé dans sa destinée,
 Sinon qu'aujourd'hui ses cheveux sont blancs.

III

Et la voilà vieille, vieille,
 Au point qu'elle n'a, dit-on,
 Sa pareille
 Dans aucun bourg du canton.

Ses beaux yeux n'ont plus de flamme;
 Elle tremble au moindre vent;
 Mais son âme
 Est aussi jeune qu'avant,

Et sous son hoqueton jaune,
 Malgré l'âge et le besoin,
 Marivône
 Est toujours mise avec soin.

Songez donc, si tout à l'heure
 L'impatient jouvenceau
 Qu'elle pleure
 Débarquait de son vaisseau

Et s'en venait d'un air tendre,
 Avec deux ménétriers,
 Pour lui tendre
 L'anneau blanc des mariés!

IV

Or, un jour de printemps que la brise était douce,
Le beau vaisseau parut au détour du chenal,
Le jusant vers la mer l'entraînait sans secousse
Et ses hunes baignaient dans le vent marin.

Mais à mesure aussi qu'il approchait des berges
On voyait que ses mâts étaient tendus de deuil.
Ses sabords restaient clos et quatre rangs de cierges
Flambaient sur le tillac autour d'un grand cercueil.

Et dans ce grand cercueil, large assez pour deux places,
Sur des coussins d'argent, de perle et de velours,
Pâle comme les lys tombés de ses mains lasses,
Le prince Aliénor reposait pour toujours.

Marivône attendait sur la berge voisine.
Quand la nef du Destin l'eût menée à son bord,
Elle prit sur le pont un cierge de résine
Et vint s'agenouiller devant le prince mort.

Elle pria longtemps en fervente chrétienne,
Puis, disposant la couche où dormait son amant,
Elle étendit sa tête au chevet de la sienne,
Fit un signe de croix et mourut doucement.

LE SERMENT D'HOËL IV



Comme je n'ai pu vous voler
Le vieux péché qui me hantait,
O mon âme, vous laissez cette
Qui ne veut pas se connaître.

Et vous dites : « La bon réponde
Va revenir dans un moment
Et gâtera tout le monde
Que nous faisons pour l'autre monde.

LE SERMENT D'HOEL IV

A Yves Berthou.

Comme je n'ai pu vous celer
Le vieux péché qui me harcèle,
O mon âme, vous faites celle
Qui ne veut pas se consoler.

Et vous dites : « La bête immonde
Va revenir dans un moment
Et gâtera tout le froment
Que nous gardions pour l'autre monde.

LE SERMENT D'HOEL IV

« C'est la bête de saint Stéfan,
Moitié lionne et moitié femme,
Et qui gonfle sa croupe infâme
Sous la grâce d'un sein d'enfant

« Effroi des pâles cénobites,
Elle entre en eux ses crocs de fer,
Et les sept flammes de l'enfer
Tremblent au creux de ses orbites. »

O mon âme, me direz-vous
Si c'est par dégoût, crainte ou leurre,
Que vous n'osâtes tout à l'heure
Nommer le monstre horrible et doux?

Son nom, ma chère âme, est Luxure.
Vous le connaissez bien pourtant;
Mais je veux faire sur l'instant
Un grand serment qui vous rassure :

Moi, Hoël IV, prince-abbé
D'Eussa, de Sizun, de Molène,
Seigneur du bois et de la plaine,
Official de Pont-Labbé.

Je jure par le saint rosaire
 Et, s'il est besoin, par la croix
 Du Christ Jésus, en qui je crois
 Et qui porta notre misère,

De ne laisser à mon péché
 Aucun repos, aucune trêve,
 Tant qu'avec la crosse ou le glaive
 Je ne l'aie en terre couché.

Et quand la bête sera morte,
 Lui rendant affronts pour affronts,
 Alors, mon âme, nous pourrons
 Clouer sa guenille à ma porte.

Et libres de tout souci vain,
 Dans le pur enclos de délices,
 Avec des mains fraîches et lissées,
 Nous peignerons l'Agneau Divin.

Moi, Hôel IV, prince-abbé
 D'Essai, de Saint-Martin de Moirans,
 Seigneur du bois et de la plaine
 Officiel de Pont-Labbé.



NOËL A BORD

(RÉCIT DU CAPITAINE)

A Gustave Larroumet.

Nous avions relâché la veille à Ploumanac'h.
 Aucun de nous n'avait consulté l'almanach
 Et nous ne savions pas que Noël était proche.
 Il ventait doux. Le ciel était comme un jardin,
 Tant il y fleurissait d'étoiles, quand soudain
 La Jeanne-Estève alla donner contre une roche.

Mais, au lieu de s'ouvrir en deux, notre bateau
 Demeura là comme pressé dans un étai,
 Sans pouvoir avancer ni reculer d'un pouce.

La brume à ce moment couvrit tout. Il semblait
Que nous étions cernés dans une mer de lait,
D'où montait une plainte douce...

Une plainte confuse et vague, un chant lointain
Qui tremblait sur la mer du côté de Plestin,
Comme exhalé de mille bouches clandestines.
Il approchait avec la brume et le jusant,
Si bien qu'on y pouvait distinguer à présent
Des mots bretons, mêlés de syllabes latines.

Pour être franc, je n'étais pas très rassuré :
Le vieil Eno criait déjà *Miserere*
Et jurait de ne plus s'attarder aux auberges.
Stanis, pauvre innocent, riait d'un rire amer,
Et soudain le brouillard disparut, et la mer
Fut pleine de clartés de cierges.

Il en naissait, il en surgissait de partout!
Comme on voit sur les blés les abeilles en août,
Leurs feux pâles dansaient à la pointe des lames.
Ils rayaient l'ombre avec des vols brusques d'oiseaux.
Et, tandis que leurs bonds se croisaient sur les eaux,
On entendait grossir la prière des Ames.

Car c'étaient des noyés qui s'en venaient ainsi
Vers la ville à qui Dieu dénia sa merci,
Ker-Is, dont bruissaient les cloches sous-marines.
Trente évêques les précédaient en chapes d'or,
Chantant l'*Ecce Deus* et le *Confiteor*,
Les mains en croix sur leurs poitrines.

Ils passèrent si près du bord qu'en nous penchant
Nous aurions pu saisir chaque mot de leur chant.
Hâves, un cierge au poing, le front dans des cagoules,
Les noyés se serraient derrière eux, en troupeau,
Et les frocs goémoneux qui claquaient sur leur peau
Avaient trempé sept ans dans l'écume des houles.

Ils levaient tristement sur nous leurs yeux sans fond,
Leurs yeux troubles, pareils à la neige qui fond,
Et passaient, marmonnant d'étranges litanies.
Ils disaient : « Bienheureux, quand le Sauveur est né,
Ceux à qui, sur le gouffre amer, fut épargné
L'effroi des lentes agonies!

« Voici la radieuse et liliale nuit!
O vivants fortunés qu'une étoile conduit,
C'est pour vous que l'on a dressé la sainte table

Et que luit sur l'autel le mystique ostensor.
Venez, accourez tous par les chemins du soir
Vers le royal Jésus couché dans son étable.

« Il est là. Ses beaux yeux, sous ses cheveux bouclés,
Sont comme des bleuets éclos parmi les blés.

Entre ses frères bras pourrait tenir le monde.

O vivants fortunés qu'une étoile conduit,
Voici la radieuse et liliiale nuit,

La nuit en miracles féconde!

« Mais nous qui n'avons plus que nos yeux pour pleurer,
Nous qu'une fois tous les sept ans on voit errer
Sur l'abîme, perdant notre âme goutte à goutte,
Nos prières ne montent pas jusqu'à Jésus,
Et maudits sont les flancs dont nous sommes issus,
Parce qu'aucune main ne nous versa l'absoute... »

Ils disaient, et nos cœurs s'emplissaient de remords.

Ah! la dure leçon que nous donnaient les morts!

C'était l'heure bénie où la terre bretonne,

Riant comme une aïeule à l'Enfant nouveau-né,
N'est que chansons, de Plouézec à Loquimé.

Job murmura : « Dieu nous pardonne!

« Dieu nous pardonne! Un voile était sur notre esprit.
Quand l'univers entier dans l'attente du Christ
Haletait, comme un corps épuisé par les fièvres,
Oh! l'oubli révoltant! seuls parmi les humains.
Nous n'avons pas baissé la tête, joint les mains.
Ingrats! Aucun de nous n'a desserré les lèvres!

« Eno, Stanis, et vous, capitaine, jurons
De faire un grand pavois avec nos avirons
Et d'entendre la messe à la prochaine escale.
Nous hisserons l'Enfant Jésus sur le pavois
Et nous ferons le tour de l'église trois fois
Et trois fois le tour de la cale... »

Et brusquement tout disparut. L'aube avait lui.
Le vieil Eno frottait ses yeux et, près de lui,
Mes autres matelots semblaient sortir d'un rêve...
A trois heures de là nous entrions au port.
Le vent est sud-sud-est et je signe au rapport :
Pierre Mainguy, patron du sloop *la Jeanne-Estève*.

LE CŒUR EN DÉRIVE

A François Gélard.

Salaün chantait sous les cieus dolents :
— Las de son stérile et morne veuvage,
Mon cœur est parti sur la mer sauvage
Avec les pluviérs et les goélands.

« Prends garde ! » disaient les pluviérs agiles.
Et les goélands disaient à leur tour :
« Prends garde ! La mer est comme l'amour :
N'y hasarde pas tes ailes fragiles. »

LE CŒUR EN DÉRIVE

Mais, insoucieux du gouffre béant,
Mon cœur est parti vers l'île du Rêve.
Des filles rôdaient, pieds nus, sur la grève,
Fanant les prés roux du glauque océan.

La jupe roulée autour de leurs hanches,
L'œil hardi, le pas scandé d'un refrain,
On voyait glisser dans l'herbier marin
L'éclair sinueux de leurs formes blanches.

Et, sous leurs cheveux lissés en bandeau,
Ce pas cadencé des blanches faneuses
Avivait encor leurs chairs lumineuses
Qui transparaissaient dans les flaques d'eau.

Elles étaient trois, diverses par l'âge :
Guyonne au col souple, Hervine aux cils d'or,
Et celle qui semble un lys du Trégor,
José, la plus jeune et la plus volage.

Hervine, Guyonne et José, — mon cœur
Savoura longtemps leur grâce divine :
Guyonne est si svelte et si blonde Hervine!
Mais ce fut le lys qui resta vainqueur.

* * *

Ah! qu'avez-vous fait, troupe puérile,
Du fol oisillon qui venait vers vous?
Ce cœur ingénu, ce cœur simple et doux,
Qu'allait-il, hélas! chercher dans votre île?

Des dragueurs passaient avec leurs chaluts.
J'ai dit aux dragueurs : « Le vent d'hiver gronde.
Que rapportez-vous de la mer profonde?
— Rien qu'un pauvre cœur qui ne battra plus.

« Un pauvre cœur d'homme, un cœur en dérive,
Rencontré là-bas, devers Ouessant :
Les flots avaient l'air de rouler du sang;
Des filles riaient, pieds nus, sur la rive.

« Et ce sang coulait du cœur transpercé
Et, tout en coulant de la plaie ouverte,
Ses rouges lacis traçaient sur l'eau verte
Le nom de la blanche et froide José... »

* * *

Dans les landiers gris, le long du rivage,
Salaün chantait sous les cieux dolents :
— Avec les pluviés et les goélands,
Mon cœur est parti sur la mer sauvage...



LES SEPT INNOCENTS DE PLEUMEUR

A Émile Blémont.

Assis au bord de la grand'route,
Les sept innocents de Pleumeur
Ne savent pas qu'on les écoute.

Dans leurs prunelles convulsées
Un restant de jour tremble et meurt,
Et l'ombre tisse leurs pensées.

LES SEPT INNOCENTS DE PLEUMEUR 149

Pieds nus, sans chaussettes et sans linge,
Les sept innocents de Pleumeur
Causent, en jupes de berlinge.

Et le loriot, dans les chênes,
Et l'Océan, dont la rumeur
Gronde autour des îles prochaines,

S'arrêtent pour tâcher d'entendre
Les sept innocents de Pleumeur
Qui causent à voix lente et tendre,

Lente et tendre et confuse ensemble,
Comme au fond du soir endormeur
Les soupirs de l'aulne ou du tremble.

Mais ce qu'égrènent dans l'espace
Les sept innocents de Pleumeur
Reste ignoré du vent qui passe.

Et vainement l'homme se penche
La mer éouff sa clameur,
L'oiseau se tapit sur la branche :

Aucun d'eux n'a compris en somme
 Les sept innocents de Pleumeur,
 Ni l'oiseau, ni la mer, ni l'homme,

Sauf un obscur et doux rimeur.



Les sept innocents de Pleumeur
 Comme au fond du soir éteint
 Les soupirs de l'air en du temple

Mais ce qu'étaient dans l'espace
 Les sept innocents de Pleumeur
 Leur ignorance veut du passé.

Et vainement l'homme se penche
 La nuit éteint sa flamme
 Et cherche se faire un chemin

ÉPILOGUE

A Ludovic Halévy.



PRIERE A VIVIANE

Quand tu m'es apparue au seuil de mon enfance,
Avec tes cheveux d'or et ton geste ingénu,
Déesse, il m'eût semblé que c'était une offense
D'effleurer du regard le bout de ton pied nu.

Mais ta voix m'appelait et ta voix est si douce
Qu'elle apaisa ma crainte et que je te suivis.
O les âpres sentiers qui couraient dans la brousse!
O les longs plateaux noirs que nous avons gravis!

Je ne voyais que toi, Déesse. Enfin les astres,
 Levant leurs pâles feux dans le soir attardé,
 Éclairèrent au loin un pays de désastres
 Qui sonnait sous nos pas comme un tombeau vicé.

Un grand lac noir dormait au milieu des tourbières,
 Et dans l'ombre, partout où j'enfonçais mes doigts,
 C'étaient de lourds granits semblables à des bières
 Et des troncs d'arbres morts taillés comme des croix.

Le sol était jonché de corolles flétries :
 Leur âme frêle agonisait sur les coteaux,
 Tandis qu'au ras des joncs glissaient dans les prairies
 Les tristes oiseaux blancs des ciels occidentaux.

Alors, comme en pleurant je te cherchais dans l'ombre,
 Une voix grave et tendre et pareille à ta voix,
 Avec des mots soumis aux volontés du nombre,
 Agita les rochers, les marais et les bois.

Elle disait : — Pourquoi ces pleurs? Pourquoi ces transes?
 Doux ami, j'étais là; je n'avais pas bougé.
 Ne laisse plus tes yeux se prendre aux apparences :
 C'est mon front seulement dont la forme a changé.

J'étais là. Cette eau noire et ces tristes ravines,
 Et les bois et les monts et le ciel inclément,
 Et les pâles regards des étoiles divines,
 C'est moi toujours, c'est moi quand même, ô mon amant!

Tes yeux ne sont pas faits à ma nouvelle image,
 Tu ne vois que les deuils dont est chargé mon front,
 Mais un temps doit venir où tu rendras hommage
 À la pure beauté qu'ils te révéleront.

— Est-ce vrai? m'écriai-je. O déesse, déesse,
 Mais quel philtre secret aurait changé soudain
 Le cristal de tes yeux en un lac de tristesse
 Et les lys de ta joue en un morne jardin?

Et comment ton beau front, élargissant sa courbe,
 Eût-il d'un pôle à l'autre emplî le vaste ciel?
 Comment ces bois, ces monts, ces rocs, cette âpre tourbe
 Auraient-ils pu germer de tes hanches de miel?...

J'attendis; mais la voix ne devait plus reprendre :
 Des cloches dans la brume égrenaient leurs glas sourds;
 Seules, dans l'infini noyé d'un flot de cendre,
 Les sept lampes des sœurs d'Hyas brillaient toujours.

Hélas! J'ai trop dormi sous ces tristes étoiles!
 J'ai trop aimé ce ciel traversé de longs glas!
 Depuis que ton beau front m'est apparu sans voiles,
 Toujours le même rêve habite mes yeux las.

Les pleurs ont tant meurtri mes paupières brûlantes!
 J'ai tant levé vers toi mes bras appesantis!
 Tant de nuits ont passé, solitaires et lentes,
 Depuis l'aube lointaine où nous sommes partis!

Souviens-toi! La campagne était pleine de brousses...
 Ah! si c'est toi vraiment dont les mains m'ont guidé,
 Donne-moi de mourir en touchant tes mains douces,
 Les douces mains par qui mon cœur est possédé.

Et si j'ai pris pour toi quelque forme éphémère,
 Je ne sais quel vain songe élevé sous mes pas,
 Donne-moi de mourir en gardant ma chimère
 Et de t'aimer encor, quand tu ne serais pas!...



L'ILE DES SEPT-SOMMEILS

PIÈCE LYRIQUE EN UN ACTE

A *Emile Pouillon.*

PERSONNAGES

LA FÉE URGANDE.
LE LUTIN GWION.
L'ENCHANTEUR MYRDHYNN.
DRAGUEURS ET SIRÈNES.



L'ILE DES SEPT-SOMMEILS

L'île de Sein, — ÈNEZ-SUN, l'île des Sept-Sommeils, — aux premiers temps de la légende celtique. Une dune roussie. L'ajonc; la mer; les brisants. Par l'étroite chaussée marine, une petite vieille, tassée, flétrie, se traîne. Le soir tombe : elle atteint la dune, s'arrête et embrasse désespérément le sinistre paysage.

SCÈNE PREMIÈRE

URGANDE, seule.

URGANDE

Ici la terre meurt; ici finit ma route.
Celui que je cherchais, je ne l'ai pas trouvé.

Myrdhynn, ma force s'en va toute :
 N'accable pas un cœur déjà tant éprouvé!
 Hélas! Je pèse moins dans tes mains redoutables
 Qu'au vent des nuits d'hiver la paille des étables
 Ou l'humble grain de sénevé.
 Je t'appartiens. Je suis la cendre au creux de l'urne;
 Je suis l'agneau, toi le lion.
 O Ténébreux, ô Taciturne,
 Tu m'as prise sans bruit comme un voleur nocturne,
 Tandis que je dormais dans les bras de Gwion.
 Nos destins sont pareils; pareils furent nos crimes :
 Perdus au fond de notre amour,
 Ni lui, ni moi nous n'entendîmes
 L'appel magique de tes rimes,
 Tintant sur la forêt dans le déclin du jour
 Fatal oubli dont nous portons la peine!
 Bondissant du sombre ravin,
 Tu parais et, foulant notre lit de verveine,
 Tu m'arraches des bras qui me pressaient en vain,
 Pour me jeter, pleurante et nue et qui frissonne,
 Sur une route morne où ne passait personne.
 « Va-t'en devant toi, va, me dis-tu. Marche ainsi
 Mille ans! Cherche partout, dans le vent et la brume,
 Dans le labeur et le souci,
 Celui dont le regret vainement te consume
 Et que j'exile aussi.

Tu ne le trouveras qu'en ta milleième année,
 Quand la fleur de tes seins sera toute fanée
 Et que, pareils aux tambourins
 Fendant leur peau parcheminée,
 Tes séniles appas danseront sur tes reins! »
 Et j'allai. Forme vide, argile pantelante,
 Ton souffle me chassait sur la route dolente :
 La route ne menait nulle part. Et la nuit
 Tombait. Partout le deuil et l'horreur; aucun bruit
 Que celui de mes pas heurtant le grès sonore.
 Et la nuit refermait ses yeux noirs, et l'aurore
 Levait au bord du ciel ses prunelles d'or fin,
 Et je marchais toujours sur la route sans fin!
 Oh! l'angoisse d'errer ainsi, seule, perdue
 Irrémisiblement dans la morne étendue,
 Vouée au silence éternel,
 Sans une âme compatissante
 Qui consente
 A rafraîchir vos yeux d'un regard fraternel!
 Mais maintenant voilà que ma force défaille.
 Autour de moi rien que les flots,
 Et l'âpre bise qui les fouaille
 Mêlé ses sifflements à leurs rauques sanglots.
 Où suis-je? La nuit vient. Je ne vois plus ma route.
 Prends pitié de mon mal, Myrdhynn : ne frappe plus
 Celle dont tout espoir a coulé goutte à goutte

Et qu'un cœur moins cruel aurait peut-être absoute,
Avant que les mille ans ne fussent révolus!...

(Elle tombe évanouie. L'ombre s'épaissit autour d'elle et Gwion, qui vient à pas lents sur la grève, passe à côté de son amie sans la voir. Reclus tout le jour dans la grotte de Minconoc, il est sorti de sa retraite au brun de nuit. Le gracieux lutin est méconnaissable : ses tempes ont blanchi et la douleur a creusé des ornières rougeâtres dans ses joues.)

SCÈNE II

URGANDE, toujours immobile, GWION

GWION

Encor cette entremetteuse de mensonges!
Elle approche à pas étouffés : c'est la Nuit.
Dame d'erreur, garde pour d'autres tes songes.
Je sais trop le réveil qui les suit!...

(Un silence. Gwion se tourne vers la mer.)

Oh! quelle tristesse indéfinissable!
Les flots sont partis avec le jusant.
Sous son pâle et doux suaire de sable,
Oh! comme la grève est triste à présent!...

(Il appelle.)

Urgande! Urgande!...

Rien. La grève est muette et muette la lande...

(Il retombe dans sa rêverie.)

Hélas! au temps lointain du stellaire pourpris,
Avant que tu m'eusses pris,
Myrdhynn, empereur des charmes,
Duc des magiciens, prince des nécromans,
Au barbare réseau de tes enchantements,
Mes yeux ignoraient les larmes.
J'étais heureux dans le céleste chœur.
Ceint de verveine et de lavande,
Mon jeune front riait sous sa double guirlande.
J'étais heureux : Urgande habitait dans mon cœur,
Et mon cœur habitait Urgande...
Renaîtrez-vous, beaux matins de jadis?
Quand se clora ma longue épreuve?
Ile des Sept-Sommeils, rochers sept fois maudits,
Où m'enchaîna le dur geôlier des sept bardits,
N'est-il donc rien qui vous émeuve?
Suis-je votre captif jusqu'à la fin des temps?
Ne reverrai-je plus, au détour de la sente,
Fleurir la rose éblouissante,
Se lever dans ma nuit l'étoile que j'attends?
Urgande, chère fée, ô moitié de mon âme,
Que ne suis-je le vent rapide ou bien la flamme

Ou l'écume qui vole ou le brin de gazon?
 Que n'ai-je seulement vos ailes diaprées,
 Halbrans, que traque vers nos préés
 Des fonds brumeux de l'horizon,
 Tel un chasseur que sa poursuite enivre,
 L'Hiver casqué de neige et cuirassé de givre?
 Or, devant que Myrdhynn ne m'eût pris dans ses rets,
 J'étais pareil à vous, oiseaux légers. J'errais,
 Si rapide que l'œil avait peine à me suivre,
 Sur la face des eaux, à la cime des bois.
 Des rivières d'azur filaient entre mes doigts;
 Et mon âme multiple, abondante et joyeuse,
 Nageant sur les couleurs, les parfums et les chants,
 S'éparpillait dans les aromes de l'yeuse
 Et dans l'or des soleils couchants...

*(La mer commence à monter. Les barques accostent.
 Dans le lointain, des dragueurs de sable passent en
 chantant.)*

CHŒUR DES DRAGUEURS

Sur le banc, dans la brise fraîche,
 Nous avons dragué tant de sable roux
 Qu'on en ferait bien avec une bêche
 Un mulon plus haut que la flèche
 De Saint-Gwénéolé, terreur des garous!

Soudain la mer s'est apaisée.
 On entend au loin siffler les halbrans.
 Est-ce avril qui naît parmi la rosée?
 La dune est comme une épousée
 Avec ses bouquets de joncs odorants...

*(Les voix s'éloignent. Gwion, aux derniers mots, s'est
 redressé. Stupéfait, il regarde autour de lui : une flo-
 raison merveilleuse vient d'éclorre sur la dune et qui,
 dans sa houle odorante, lui dérobe la fée endormie.)*

GWION

C'est vrai. Qu'arrive-t-il et par quelle merveille
 Tout un printemps se lève à l'appel de mes yeux?
 O spectacle prestigieux!
 Rêvé-je ou si je veille?

*(Tonnerre, éclairs. Myrdhynn, dans un buisson de
 feux, surgit à la corne d'un rocher.)*

SCÈNE III

URGANDE, toujours immobile, GWION
 L'ENCHANTEUR MYRDHYN

MYRDHYN

Triste Gwion, prête l'oreille :
 Mon cœur enfin s'est adouci,

Gwion, ta bien-aimée est de retour ici.
 Votre peine fut pareille;
 Que votre heur le soit aussi!
 Dès que l'orbe de la lune
 Aura touché l'horizon,
 Secouant sa pâmoison,
 Ici même, sur la dune,
 Urgande renaîtra dans sa jeune saison.
 C'était pour reposer sa tête endolorie
 Que la dune, ce soir, s'était toute fleurie.
 Éveille-la, Gwion; puis partez tous les deux.
 Partez, fuyez, âmes légères,
 Couple charmant et hasardeux.
 Reprenez vos ébats au milieu des fougères.
 Partez, retenez seulement
 De vos épreuves passagères
 Qu'il vous faut obéir à mon commandement
 Et qu'on n'offense pas Myrdhynn impunément!

(L'apparition s'évanouit. Une lune rose s'éveille sur la mer. Et voici que, de sa couche parfumée, Urgande — une Urgande nouvelle, délicieusement jeune et jolie, — s'étire doucement, lentement. Gwion, qui ne peut croire à son bonheur, hésite à la reconnaître. Et, tout à coup, on le voit qui s'élançe.)

SCÈNE IV

URGANDE, GWION

GWION, *poussant un cri.*

Urgande!

URGANDE, *se dressant tout à fait.*

Gwion!

GWION

Urgande,

C'était toi!

URGANDE

C'est toi, Gwion!

GWION

Comme un ramier, sur la lande,
 J'errais plein d'affliction...

URGANDE

Sur les flots de la mer grande,
 Je voguais, triste alcyon...

GWION

Urgande!

URGANDE

Gwion!

GWION

Urgande,

C'était toi!

URGANDE

C'est toi, Gwion!

GWION

Comment n'ai-je pas vu que c'était toi? La lune
Se levait..

URGANDE

L'ombre encor me cachait à demi.

Doux ami;

Ne te reproche aucune faute, aucune.

GWION

Quel devait être ton effroi,
Livrée ainsi aux vents sauvages!
La mort habite ces rivages...

URGANDE

Gwion, je pensais à toi!...

La nuit était douce
Comme au temps d'avril :
Des flots de béryl
Chantaient sur la mousse.

Et je sommeillais,
Mollement couchée
Sur une jonchée
De lys et d'œillets;

Quand, durant mon rêve,
(Troublant souvenir!)
Je te vis venir,
Gwion, sur la grève.

GWION

Chère fée, ô mon Urgande,
Je mourrai, si je te perds.
C'est toi! Ce sont tes yeux pers,
C'est ta bouche de légende.

Et c'est ton rire auroral.
Ce sont tes mains : je les touche.
Ce sont tes yeux; c'est ta bouche;
C'est toi, coupe d'amour, Urgande, pur graal!...

URGANDE

Voix qui reconforte,
Chère, ô chère voix!
Sans elle, je crois
Que je serais morte.

GWION

Rien ne m'était plus.
J'errais, le front hâve,
Pareil à l'épave
Que pousse le flux.

URGANDE

Étreintes liantes,
Baisers, mon souci,
Je tendais ainsi
Mes mains suppliantes!

GWION

J'appelais sans fin :
Urgande! criais-je.
O cher cou de neige!
O beaux yeux d'or fin!

URGANDE

Va! Ne pensons plus à ces choses :
Mes maux sont terminés; tes chagrins sont finis,
Puisque nous sommes réunis.
Soulas d'aimer! Douceur des ceintures décloes!
C'est la nuit des métamorphoses :
Il pleut des corolles de roses;
La mer est lisse comme un pré,
Et là-bas, où sont les carènes,
On entend chanter les Sirènes,
Blanches parmi le flot pourpré.
L'une dérive la gabare;
L'autre lève aux plats-bords son jeune front barbare
Et, riant à l'homme de barre,
La plus belle des trois se suspend au beaupré.
Glitonéa, Tironée, Oronoles
Sont leurs noms. Quand l'ivoire épand leurs crins soyeux,
Une avalanche d'or croule sur leurs épaules;
Leurs seins blancs sont taillés dans la neige des pôles;
La langueur des nuits d'août se pâme dans leurs yeux.
Matelots, matelots, suivez ces amoureuses
Sous les porches d'argent de la glauque cité.
Croisez vos bras sur vos vareuses,
Et laissez-les guider vos paresseuses heureuses
Au pays de la Mort et de la Volupté.

Bien d'autres avant vous ont tenté l'aventure :
 Un vent mystérieux chantait dans leur mâture;
 Les cloches de la mer tintaient si bellement
 Que, pour mieux écouter leur magique langage,
 Les hommes se couchaient le long du bastingage
 Et qu'ils pensaient ouïr des voix de diamant.
 Écoutez-les aussi, ces cloches de promesses.
 Leur carillon léger sonne d'étranges messes,
 Telles qu'aucun de vous jamais n'en entendit.
 Ahès est là, près de l'évêque qui les dit.
 Et tout à coup, selon le rite guibélique,
 Elle arque son corps immortel
 Et, dans la monstrueuse et sombre basilique,
 On voit s'ouvrir le lotus symbolique,
 Et c'est Ahès le ciboire et l'autel!...

Nous cependant, couchés sur le sable des grèves,
 Nous n'imiterons pas le farouche pluvier
 Et nous suivrons, d'un œil ami, sans l'envier,
 L'appareillage de vos rêves.

L'hiver chasse l'oiseau : plus fidèles que lui,
 Jamais nous ne fuirons cette île hospitalière,
 Et nos cœurs accouplés, demain comme aujourd'hui,
 Ne voudront plus d'autre volière.
 C'est ici leur dernier retrait,
 La rive douce et familière,
 Le nid caché, le nid secret,

Où s'abriteront sous les branches
 Leurs deux tendresses toutes blanches,
 Le double amour dont chacun d'eux mourait.
 Ah! Gwion, ne dis pas qu'il faut partir. Chère âme,
 Ce soir d'hiver est doux comme un épithalame.
 Où pourrions-nous trouver un tel apaisement?
 Quels bords seraient plus sûrs sous un ciel plus élément?

GWION

Fuyons-les cependant, fuyons-les, mon Urgande.
 Tu n'as pas vu l'ajonc, tu n'as pas vu la lande
 Se convulser au vent de mer.
 C'est de leurs fruits malsains que cette île est prodigue;
 Mais elle accorde à peine au soc qui la fatigue
 Un peu de seigle ou d'orge amer.

Fuyons-les! L'heure presse et la route est ouverte.
 Vois! la douce Phœbé qui rit dans la nuit verte
 Fait jusqu'au bord de tes pieds blancs
 Couler un pan léger de sa traîne fleurie,
 Et c'est comme un chemin pavé de pierrerie
 Qui s'ouvre à nos rêves tremblants.

URGANDE

Mon Gwion, je suis si lasse!
 Comment prendre un tel chemin?
 Restons à la même place,
 Gwion, ta main dans ma main.

Sur ces lys, l'âme légère,
 Nous dormirons jusqu'au jour :
 La lune est une étrangère
 Qui se rit de notre amour.

GWION

Non, regarde-la mieux. Comme sa pâle flamme
 Doucement jusqu'à nous glisse de lame en lame!
 Comme son disque est lent à quitter l'horizon!
 Regarde encore. Vois si je n'ai pas raison,
 Si l'oblique reflet qui tremble derrière elle,
 On ne le prendrait pas pour quelque passerelle
 Que des chaînes d'argent suspendraient dans la nuit.
 La mer ne fut jamais si calme! Pas un bruit,
 Rien, tout s'est tu : l'appel des halbrans, le chant vague
 Des bateliers de Sein qui déchargeaient leur drague,
 Pleine du sable roux qu'on pêche sur le Banc,
 Et qui s'en sont allés avec le soir tombant.
 Partons aussi. Fuyons n'importe où! C'est si triste,
 Sein! Vienne l'hiver, pas une fleur qui résiste,
 Ni l'œillet sur les caps, ni la rose au jardin :
 Toutes, l'hiver venu, s'étiolent soudain,
 Et, sur l'horizon gris taché d'un soleil trouble,
 Avec le jour qui meurt et le vent qui redouble,
 C'est comme une montée éperdue, un flux noir
 De landes, des bonds tels aux quatre coins du soir

Qu'on dirait, sous l'horreur de ces couchants funèbres,
 L'échevèlement fou d'une mer de ténèbres!...

URGANDE

Gwion, Gwion, se pourrait-il?
 L'ancienne souffrance t'égare :
 Où trouver un air plus subtil?
 La dune est comme un grand courtil
 Sous le printemps qui la bigarre.

GWION

Viens, te dis-je. Là-bas, où mènent ces clartés,
 Il est d'autres printemps suivis de longs étés,
 Des jours d'or, une paix lumineuse et chantante.
 Tu le connais : c'est le pays de notre attente,
 Le lilial Éden où luit, fête des yeux,
 Hel, le très beau, le pur et le victorieux!
 O chers rayons, route d'amour surnaturelle,
 Étends-toi sous nos pas, magique passerelle!
 Et vous, fleurs du pourpris que nos vœux ont élu,
 Soleil, clarté parfaite, œil du jour absolu,
 Splendeur, et vous, miroir des eaux, mers odorantes,
 Beau ciel pareil aux yeux des vierges ignorantes,
 Bois sacrés, frondaisons pacifiques, et vous,
 Vers qui monte au matin l'hymne fidèle et doux
 Des fiancés et des époux,

Temples de l'indulgent Amour, demeures saintes,
 Parvis de cinname arrosés,
 Stèles de candeur toutes ceintes,
 Où sur la bouche d'or des molles hyacinthes
 Palpitent nuit et jour d'invisibles baisers,
 Salut, temples, forêts, soleil, mers lumineuses!
 Salut, pourpris d'enchantement,
 Fleurs que les lèvres de l'amant,
 Dans la douceur du clos dormant,
 Cueillaient aux lèvres des faneuses!...

URGANDE, *doucement ironique.*

Volage ami, cœur vagabond,
 Je sais! Je sais! Mais à quoi bon
 Changer le cadre du poème?
 Ce que nous avons ici même,
 Pourquoi l'aller chercher ailleurs
 Et se peut-il d'Édens meilleurs
 Que le nid tout fait où l'on s'aime?
 Foin de ces amours de gala!
 Il y faut trop de remuages;
 Quitte la lune : laisse-la
 Garder son troupeau de nuages.
 Nous n'avons cure de ses soins :
 Gwion, pour s'aimer sans témoins,
 Crois-tu qu'on s'en doive aimer moins?

GWION

Urgande, par pitié, cesse ces railleries!
 Il n'est que temps. Déjà les métairies
 S'éveillent... Le coq chante... Écoute!... Cependant
 La lune qui décroît va quitter l'Occident,
 Et, si nous refusons de partir avec elle,
 Tout chemin nous sera fermé!

URGANDE

Que nous importe, ô mon aimé?

GWION

Mais c'est le clos d'antan, le pourpris embaumé,
 Et le val et la source et les champs d'asphodèle,
 C'est tout l'Éden que nous perdons, chère infidèle,
 Si l'aube nous retrouve ici!...

URGANDE

Maigre souci!

GWION

Quoi! Tu renoncerais à la blanche demeure,
 A l'étang qui s'endort parmi les nénuphars?
 Tu leur préférerais ce ciel, ces flots blafards?

URGANDE

Hormis l'amour, tout n'est que leurre.

GWION

Ah! pour la préférer aux rivages vermeils,
Aux flots bleus que le vol des palombes effleure,
Ah! tu ne connais pas l'île des Sept-Sommeils!
Tu ne peux pas savoir quelle race l'habite,
Le feu sombre qui couve au creux de son orbite,
Son rire épais, ses travaux sans loyer,
Et la Misère, éternelle Cassandre,
Accroupie en robe de cendre
Sur les dalles de son foyer!

URGANDE

Je connais tout cela, Gwion, et d'autres choses
Encor. Mais que veux-tu? Je suis lasse des roset,
Des jours d'or, des flots bleus, des pourpris irisés,
Et je n'aspire plus, Gwion, qu'à tes baisers.
Tu me les donneras ici. Quoi! Tu t'effraies
De me savoir parmi ces bonnes gens en braies,
Ces liens aux cous renflés, au sang fougueux,
Toujours à labourer quelque océan, ces gueux
Qui s'en iraient jusqu'en enfer d'une bordée!
Moi, je les aime d'être ainsi. J'ai comme idée

Qu'ils nous accueilleraient fort bien, ces bonnes gens.
Nous leur serions des dieux très doux, très indulgents,
De petits dieux, d'aspect nullement redoutable.
Puis ils nous donneraient les miettes de leur table,
Un peu de lait, du miel, et c'est assez pour nous.
Songe donc : tu n'atteindrais pas à leurs genoux!
Ils ne te craindraient pas, Gwion, tout au contraire.
C'est charmant : tu serais comme leur petit frère,
Et moi comme leur sœur un peu tendrette encor.
Et le voilà, l'Éden! Les voilà, les jours d'or!
C'est cela le bonheur, Gwion : lorsque tout change,
Ne point changer, rester ici dans quelque grange
Bien close, où le vent d'ouest ne pénétrerait point,
Seuls à s'aimer, parmi la bonne odeur du foin,
Au matin s'éveiller avec les bartavelles,
Courir dans le gazon, baller dans les javelles,
Aller, venir, trotter, la bride sur le cou,
Du platier de Vaskern aux brisants d'Ilfiskou,
Et, pour faire la nique aux faneuses du Lenne,
Glisser dans leur fichu des fleurs de marjolaine!
Ah! les lutins que nous serions, si tu voulais!
Comme notre grenier vaudrait tous les palais!
Quoi! Tu boudes encore? Est-ce que d'aventure,
Gwion, tu jugerais trop noire ma peinture,
Ou si c'est mon babil d'oiseau qui t'étourdit?
Et pourtant, bien-aimé, je ne t'ai pas tout dit.

Pardonne-moi. Durant cet exode farouche,
 Où je cherchais partout tes yeux, partout ta bouche,
 J'ai vu tant de misère, hélas! sur mon chemin,
 Que j'ai pris en pitié le pauvre genre humain.
 Réellement, il m'a poussé comme une autre âme.
 La charité rentre à présent dans mon programme
 Et je veux, s'il te plaît, le tenir jusqu'au bout.
 Donc, mon aimé, faisons nos paquets et debout!
 Dans la ferme discrète où seront nos pénates,
 Si les poulains trop vifs ont embrouillé leurs nattes,
 Si le bœuf a rompu sa longe ou le bélier
 Ses entraves, j'entends que d'un doigt familier
 Et prompt l'un de nous deux répare le dommage.
 L'agréable métier, Gwion! Point de chômage!
 Toujours quelque service à rendre! Quant à moi,
 Je sais par le menu déjà tout mon emploi :
 Traire le lait, rouir le chanvre aux grandes pluies,
 Souffler le feu, couper le pain, tendre les buies,
 Vanner l'orge, garder la ruche des frelons,
 Brasser la pâte et l'étaler sur les poêlons
 D'une éclipse savante et sûre en sa prestesse...
 Vois-tu d'ici l'étonnement de notre hôtesse,
 Qui se frotte les yeux et croit rêver encor
 Et se signe trois fois comme à *confiteor*,
 En trouvant au matin sa tâche à moitié faite!
 Tous les jours désormais lui seront jours de fête.

Son linge séchera tout seul sur les buissons.
 Plus de soucis! Enfin son homme et ses garçons,
 Le ventre creux, ne crieront plus après la soupe,
 Quand ils débarqueront le soir de leur chaloupe!
 Un bon feu pétillant d'ajonc les attendra,
 Et, sous l'intimité de leur unique drap
 D'étope, bien rangés le long de la venelle,
 Les lits-clos ouvriront leur crypte maternelle
 Et se feront plus doux, plus chauds et plus discrets.
 Quel coup du ciel! Voilà nos gens tout guillerets.
 Pas un, ma foi, qui s'attendît à la prébende!
 Mais les plus fortunés peut-être de la bande,
 Les plus heureux, Gwion, ce sera nous encor.
 Eh! oui, l'on peut trouver à redire au décor :
 Une ferme, une grange, un courtil, ce n'est guère
 Et nous avions jadis un cadre moins vulgaire.
 Mais le bonheur n'est pas hors de nous, mon aimé :
 Il est en nous. Ton cœur s'est trop vite alarmé;
 Tu ne te sens pas fait pour jouer les apôtres;
 Tu ne sais pas comme il est doux d'aider les autres
 Et, dans ton égoïsme innocent, tu ne vois
 Que mes yeux et n'entends au monde que ma voix.
 Il est des yeux meurtris comme des ciels d'orage;
 D'autres si transparents qu'on dirait un vitrage
 Et qu'on aperçoit l'âme en se penchant sur eux.
 Retiens pieusement leur secret douloureux :

Pour t'être pénétré du deuil qui s'y révèle,
 Tu trouveras aux miens une douceur nouvelle.
 Il est des voix, écho d'un si morne tourment,
 Qu'on les prendrait de loin pour un vagissement
 Et qu'elles n'osent pas se détacher des lèvres.
 Recueille-les. Entends ce que disent leurs fièvres,
 Les âtres morts, l'exil, la souffrance et la faim;
 Connais toutes ces voix grelottantes, afin
 De mieux apprécier le cristal de la mienne.
 Or, c'est cela, Gwion, la charité chrétienne
 Et, quoiqu'un peu païens de tournure et d'esprit,
 Nous la pratiquerons ainsi qu'il est écrit...

GWION

Nous devenir chrétiens, Urgande!
 Nous, les lutins subtils, fantasques et moqueurs,
 Céder au vent de propagande
 Qui dessèche partout les cœurs!...

URGANDE

Innocence! Candeur! Simplesse!
 Eh! l'on en prend et l'on en laisse,
 Gwion. Puis, entre nous, ta crainte est sans objet.
 Jésus n'est pas un ogre, ami, comme Saturne.
 Ceux qui te l'ont dépeint renfrogné, taciturne,
 Cuvant au fond du ciel le sang qui le gorgeait,

T'ont menti. C'était bon pour les dieux de la fable,
 Cette attitude. Lui, c'est un être ineffable,
 Qui ne sait que des mots de pardon et d'amour,
 Le plus charmant, le plus exquis de tous les êtres,
 Accueillant aux petits, dur seulement aux maîtres,
 Une âme blanche, avec l'immense azur autour!...

GWION

Je veux te croire, Urgande, et cependant j'ai peine
 A dire oui. L'effroi m'étreint. Nouveau venu,
 J'hésite sur le seuil et, la main sur le pêne,
 Je n'ose ouvrir par peur de l'inconnu...
 Que faire?

URGANDE

M'obéir, Gwion.

GWION

Chère amoureuse,
 Du moins si j'étais sûr que tu serais heureuse,
 Si, par quelque présage inouï, j'apprenais...

(Un couple d'oiseaux traverse en ce moment le ciel et vient s'abattre auprès d'eux. Gwion ne les remarque pas, mais Urgande tressaille et saisit Gwion par la main.)

URGANDE

Vois donc, ami, dans les genêts,

Ces deux blancheurs surnaturelles :
Roucoulements, douces querelles,
Baisers de-ci, baisers de-là.
Ne sont-ce point deux tourterelles?

GWION, *s'approchant pour écarter les branches.*

Oui. L'on croirait vraiment qu'il a neigé sur elles.

URGANDE, *s'approchant à son tour.*

Eh bien! mais le présage attendu, le voilà!
Regarde encor... Plus près!... De leur bec adorable,
Elles tressent un nid, ce me semble...

GWION

En effet!...

URGANDE

Un nid, Gwion! Ah! c'est parfait!
L'augure jusqu'au bout s'est montré favorable
Et tu n'as plus qu'à t'incliner.

GWION, *qui se résigne.*

Ainsi fais-je sans chicaner,
Mon Urgande. Les Sorts sont pour toi. Je l'avoue.
Et donc, quand il est temps, retournons notre proue.

Rentrons au port. Faisons comme ces beaux oiseaux
De lumière : dans les genêts et les roseaux,
Bâtissons notre nid de branchage flexible;
Comme eux, sans regretter un ciel inaccessible,
Laissons s'épanouir nos deux cœurs triomphants.

URGANDE

Et, comme eux, mon amour, ayons beaucoup d'enfants!



Restons au port. Faisons comme ces beaux oiseaux
De lumière : dans les gens et les rochers,
Brisons nous nid de franchise lésible;
Comme eux, sans regret, au ciel inaccessible,
Laissons s'épanouir nos deux cœurs triomphants.

URGANDIE

Et, comme eux, mon amour, j'vous beaucoup d'enfant!



LE PARDON DE LA REINE ANNE

POÈME LIT PAR M^{lle} DELVAIR, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE



LE PARDON DE LA REINE ANNE⁽¹⁾

Pour les Bretons de Paris.

1

« Mona, Mona, demain c'est l'aube douloureuse;
Demain je m'en irai sur la route poudreuse,
Et la lande et l'enclos plein d'ombre et le palus,
Qui s'ouvre au vol lassé de la brune macreuse,
Et ta bouche et tes yeux, je ne les verrai plus.

(1) C'est le nom donné par les Bretons de Paris à leur fête annuelle de Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise). Montfort faisait partie de l'apanage des ducs de Bretagne jusqu'à la réunion de cette province à la France, par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, puis avec Louis XII.

« Je ne les verrai plus, Mona, douce lumière!
Ta bouche est comparable à la rose trémière;
Les abeilles prendraient tes yeux pour deux jasmins.
Mais les temps sont passés de ma vigueur première
Et l'aiguillon trop lourd s'échappe de mes mains.

« Regarde! Dans un corps débile une âme veule,
Voilà ce qu'elle a fait de moi, la bonne aïeule,
La Terre, qui jadis gonflait mon bras puissant.
Tous ses sucres sont taris. La Terre est morte, et, seule,
La Ville fait aux siens des muscles et du sang.

« A la ville, du moins, tout travail vaut salaire.
Ici le grain qu'on sème est un grain de colère :
Les paysans sont las de peiner sans profits.
En vain ils ont crié vers toi, Dieu tuteur :
Le vieux sol maternel ne nourrit plus ses fils!

II

Combien de vous, Bretons, ont tenu ce langage
Et combien sont partis, légers de tout bagage,
Vers la Cité d'or et de fer!

Sous ses halls trépidants criait l'humaine angoisse :
Combien ont déserté leur tranquille paroisse
Pour s'engouffrer dans cet enfer!

J'ai vu dans les faubourgs passer vos troupeaux mornes.
Combien qui s'affaissaient, vaincus, au coin des bornes!
Combien que guettait l'hôpital!
Combien qui, pour donner le change à leur misère,
Entre leurs doigts noueux roulaient un vieux rosaire,
Épave du foyer natal!

D'autres, sur les comptoirs des marchands de vertige,
Tel l'épi que l'averse a couché sur sa tige,
Laisaient retomber leur front las,

Où, quand tonnait la voix d'un tribun populaire,
Sous leurs noirs bourgerons fouillaient avec colère
Pour y tîter leur coutelas.

Mais tous, les révoltés, les croyants, les malades,
Le grabataire avec le tenteur d'escalades

Et l'alcoolique au rire amer,
Jeunes ou vieux, dans la prière ou dans l'orgie,
Tous sentaient par moment la même nostalgie
Monter en eux comme une mer,

Une mer de silence et d'ombre, mais si douce
 Que leur âme y glissait mollement, sans secousse,
 Comme une barque au fil de l'eau;
 Mer étrange, sans un remous, sans une lame,
 Que ne troublait le battement d'aucune rame,
 Qui ne mirait aucun falot...

Ah! vers le paradis de leurs jeunes années
 Tandis que son courant, comme des fleurs fanées,
 Les emportait avec lenteur,
 Dieu sait les bleus, les doux paysages lunaires
 Qui traversaient les yeux de ces visionnaires
 Au fil du flot évocateur!

Des toits gris se massaient dans l'ombre; un clocher svelte
 Pointait. C'était le soir, un soir du pays celte,
 Plein de langueur et d'abandon,
 A cette heure ineffable entre toutes les heures
 Où les vierges de Breiz regagnent leurs demeures
 Et s'en reviennent du pardon.

Au rythme lent d'une très vieille cantilène,
 Elles passaient, embaumant l'air de leur haleine,
 Le long des genêts épineux,

Et, de voir onduler leurs coiffes de batiste,
 Un biniou lointain, mystérieux et triste,
 Tout bas se lamentait en eux.

III

Ce biniou plaintif et tendre,
 Vous allez de nouveau l'entendre,
 Mais non plus en rêve, non plus
 Comme ces rumeurs étouffées
 Que le vent chasse par bouffées
 Sur les eaux mortes des palus.

O parias de la grand'ville,
 Ployés sous un labeur servile
 Dans les usines des faubourgs,
 Terrassiers, chauffeurs, mercenaires
 Qui, dans les halls pleins de tonnerres,
 Tanguez comme des bateaux lourds,

C'est dans l'aube d'un gai dimanche
 Qu'elle va monter, claire et franche,
 La voix du magique instrument,

La voix aux troublants sortilèges,
Dont les trilles et les arpèges
Pleurent et rient éperdument.

Levez-vous! C'est aujourd'hui fête.
O fronts courbés par la défaite,
O cœurs abreuvés de dégoûts,
Puisque, rivés à votre baigne,
Vous n'alliez pas à la Bretagne,
La Bretagne est venue à vous.

Sur ce sol chanté par vos bardes,
Les binious et les bombardes
Peuvent s'en donner à plein cœur :
Tréhorys, laridés, pavaues
Sont ici chez eux comme à Vannes
Sous les hermines de Mercœur.

Car Montfort est terre bretonne.
Ces murs que le lierre festonne
Furent vôtres aux temps passés,
Aux temps où la belle Yolande
Mariait l'ajonc de la lande
Avec le chardon écossais.

Il flotte encor sur cette terre
Un peu de l'âme héréditaire :
Monsieur saint Yve y tint ses plaids
Et l'on prétend qu'Anne la Brette
Plus d'une fois, sous la coudrette,
Y mena ses branles follets.

Sur ce perron tendu de mousse,
Qui la vit glisser, blanche et douce,
Dans son justaucorps de lampas,
Filialement, d'âge en âge,
Vous viendrez en pèlerinage
Baiser la trace de ses pas.

Et quand, par les bleus crépuscules,
Dans la senteur des renoncules
Monteront vos derniers *ave*,
Une voix de miel, sa voix même,
Vous dira la douceur suprême
Du pays enfin retrouvé;

Et, les yeux brouillés, le cœur ivre,
Incertains de la route à suivre,
Là-bas, très loin, dans un vieux bourg

LE PARDON DE LA REINE ANNE

Où toute clarté s'est éteinte,
Vous croirez qu'une cloche tinte
Pour annoncer votre retour...

Et l'on prétend qu'Anne la Bretonne
Plus d'un fois, sous la conduite
Y mena ses frustes collets.

Sur ce pardon tant de mousses
Qui se vit glisser, blanches et douces,
Dans son justaucorps de langes,
Faisaient d'âge en âge,
Vos vêtements en pérorant
Râler la trace de ses pas.

Et j'ai vu, par les bords creusés
Dans le sillon des renouées,
Montrer vos dentelles aux
Unes voix de miel, au voix même,
Vous dire la douceur suprême
De pays cette traversée.

Et les yeux trouillés, le cœur libre,
Incertain de la route à suivre,
L'air très lointain dans un vieux boug

TABLE

Table of contents for the first part of the book, listing various sections and their page numbers.

TABLE

LE BOIS DORMANT

Préface de la première édition des *Poésies complètes*..... I
Post-scriptum pour l'édition de 1921..... IV

CHANSONS ET CHANSONS

AMOUR BRETON

Prélude..... 5
Épithalame..... 6
Son âge, son pays, son nom..... 8
Anne-Marie..... 10
Vos yeux..... 12
Triolets à ma mie..... 14
Bretonne de Paris..... 17
Vision..... 19
Là-bas..... 21
Sur la Beigne..... 23
Lever d'aube..... 26
Les Peupliers de Keranroux..... 28
La Chanson de Marguerite..... 30
Confidence..... 34

Sommeil.....	36
<i>Memoranda</i>	38
Madrigal d'hiver.....	40
L'Enlèvement pour rire.....	42
Premiers doutes.....	46
En partance.....	48
Le premier soir.....	51
Bouquet.....	55
Lassitude.....	57
La Fleur.....	59

LE BOIS DORMANT

Vois. Un ciel cuivré d'automne.....	65
-------------------------------------	----

RONDES ET CHANSONS

Chanson paimpolaise.....	69
Romance sans paroles.....	71
Novembre.....	73
Le Passant.....	75
Évocation.....	77
Rondes.....	79
Papillons de mer.....	82
La Complainte de l'Âme bretonne.....	86
Noël de mendiants.....	89
Sur un livre breton.....	92
Dédicace.....	95
A la Vallée-aux-Loups.....	98
Le Bandeau noir.....	101
Recluse.....	103
Les Violiers.....	105
Printemps de Bretagne.....	107

Triptyque :	
I. Sur la route de l'Île-Grande.....	109
II. L'Arrhée parle.....	110
III. Le Calvaire.....	111
Couchant mystique.....	113
Lits-clos.....	115
<i>Ar Roc'h-Allaz</i>	121

PETITS POÈMES

Les Trois matelots de Groix.....	125
Notre-Dame de Penmarc'h.....	128
Marivône.....	130
Le Serment d'Hoël IV.....	136
Noël à bord.....	139
Le Cœur en dérive.....	144
Les Sept innocents de Pleumeur.....	148

ÉPILOGUE

Prière à Viviane.....	153
L'ÎLE DES SEPT-SOMMEILS.....	157
LE PARDON DE LA REINE ANNE.....	187

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

POÉSIE

Poésies complètes. Tome I^{er} : *Amour breton ; le Bois dormant ; Le Pardon de la reine Anne.* — Tome II : *Impressions et souvenirs ; le Treizain de la nostalgie et du déchirement ; à la Fanée du jour ; « Civilia » ; la Visite nocturne.*

ROMANS

Le Crucifié de Keraliés. (Bibliothèque Plon.)

Morgane. (Bibliothèque Plon.)

Morgane la Sirène. (Édition du Film.)

L'Abbesse de Guérande.

L'Illustre Bobinet.

Madame Ruguellou.

La Double Confession.

CRITIQUE

Racine. (2 volumes.)

Le Fauteuil de François de Curel. Discours de réception à l'Académie française et réponse de M. Henry Bordeaux.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers marins. (Prix Lasserre 1915.)

Steenstraete, suite de l'histoire des fusiliers marins.

Saint-Georges et Nieuport, fin de l'histoire des fusiliers marins.

Les Marais de Saint-Gond, histoire de l'armée Foch à la bataille de la Marne.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1932.

A LA MEME LIBRAIRIE

- Rayons croisés** (1913-1920), poésies, par Jean-Louis VAUDOYER
(Grand prix de littérature, Académie française, 1928). Un volume
in-16 sur alfa..... 12 fr.
- Poésies** (1905-1928), par Émile HENRIOT. Un volume in-16 sur
alfa..... 15 fr.
- Les Chants orphiques**, par Jean CARRÈRE. *Premières poésies.* —
Les Buccins d'or. — La Gloire et la Bête (1891-1921). Un volume
in-16..... 12 fr.
- Circé**, pièce en trois actes et en vers, par Alfred POIZAT.
Un volume in-16..... 12 fr.
- La Sirène blessée**, poèmes, par Emile RIPERT. Un volume
in-16..... 12 fr.
- Le Cantique de la Patrie**, poésies, par Adrienne BLANC-
PÉRIDIÉ. Un volume in-8° colombier, avec dessins originaux
de Jean MAGRON..... 15 fr.
- Le Secret de Cybèle**, poésies, par Adrienne BLANC-PÉRIDIÉ.
Préface de M. Maurice BARRÈS. Un volume in-16..... 12 fr.
- Le Maître de la Mort**, drame lyrique, par Marguerite ALLOTTE
DE LA FUYE. Un volume in-16..... 7 fr. 50
- Poèmes mystiques et champêtres**, par Paul HAREL.
Un volume in-16..... 12 fr.
- Chansons alternées, Flûtes et Bourdons**, poésies, par
Ernest PÉROCHON, nouvelle édition. Un volume in-16... 12 fr.
- Poésies complètes T. I**, de Charles LE GOFFIC, de l'Ac. franç. Un
vol. in-16 sur papier d'alfa, avec un portrait de l'auteur. 15 fr.
- La Ronde des jours**, par Marguerite HENRY-ROSIER. Un volume
in-16..... 12 fr.
- Celle qui passe**, par Marguerite HENRY-ROSIER. Un volume
in-16..... 12 fr.
- L'Album de Saint-Point. Lamartine fantaisiste**, par Renée
DE BRIMONT. Un volume in-8° sur papier de fil..... 48 fr.
- Psyché**, poèmes par Renée DE BRIMONT. Un vol in-8° écu orné de
médaillons. Tirage limité et numéroté sur papier d'alfa. 20 fr.
- Hymnes et Versets**, poèmes par Mme Pierre DE BOUCHAUD
(CARDELINÉ). Un volume in-16..... 12 fr.
- Fièvres** (1920-1922), poèmes, par JEAN-DARS. Un volume in-16
sur alfa..... 12 fr.
(Prix Sully Prudhomme 1924).
- Les Feux sur le Liban**, poèmes, par Claude CORDÈS. Un
volume in-16 sur alfa..... 12 fr.
(Prix de l'Académie française 1925).
- Le Pays de lumière**, poèmes, par Emilie ARNAL. Un volume
in-16 sur alfa..... 12 fr.
- L'Hôte divin**, poèmes, par Emilie ARNAL. Un volume in-16 sur
alfa..... 12 fr.
(Prix de l'Académie française 1928).